

Commentaires 1

Les statues meurent aussi (1953)
Dimanche à Pékin (1955)
Lettre de Sibérie (1957)
L'Amérique rêve (1959)
Description d'un combat (1960)
Cuba si (1961)

Commentaires 2

Le mystère Koumiko (1965)
Soy Mexico (1965)
Si j'avais quatre dromadaires (1966)

CHRIS MARKER

Commentaires

2

Le Mystère Komiko

« Le vrai Japon, c'est Madame Fenouillard et ses filles, grisant les gardes pour délivrer leur époux et père en crevant la cloison de papier. »

JEAN COCTEAU.

LE MYSTÈRE KOUMIKO (1965)

Réalisation et caméra
Chris Marker

Introducing
Kumiko Muraoka

Générique
Écrit à la main par Folon

Musique
Toru Takemitsu

Assistants
Hayao Shibata,
Koichi Yamada,
Michel Mesnil,
Christine Lecouvette.

Protecteurs
Wim van Leer,
Marcel Giuglaris,
le Chat Pompon,
le Requin Chagrin.

Laboratoire LTC
Auditorium SIMO

Coproduction
SOFRACIMA -
APEC Joudioux -
Service de la recherche ORTF.

GRAND PRIX OBERHAUSEN 1966



Voix :

« Monsieur Fenouillard donne quelques conseils sur la façon dont on doit se tenir pour avoir l'air japonais et par cela même en imposer « à ces peuplades sauvages et... peu civilisées »... Madame Fenouillard, ironique, fait tout haut cette remarque que pour appartenir à des peuplades sauvages, voilà des gens qui semblent singulièrement civilisés... Cependant, à la vue de quelques indigènes encore plus japonais que lui et entrant dans une maison gardée par un soldat de paravent, Monsieur Fenouillard retrouve son assurance. Tout à coup, au son d'une musique guerrière, se mettent à défiler des militaires vêtus à l'euro-péenne. Madame redevient ironique. Mais voilà qu'à leur tour pénètrent, dans la maison déjà nommée, des gens idéalement japonais. Alors Madame cesse d'être ironique et Monsieur Fenouillard n'éprouve aucune honte à se déclarer à lui-même qu'il n'y comprend plus rien... »

Toutes les réponses à mes questions sont, comme il est précisé dans le commentaire, de la voix et de la plume de Kumiko Muraoka. Je le réprécise après avoir entendu un comique de l'ORTF me les attribuer, me faisant ainsi malgré lui un bien joli compliment. Je regrette seulement qu'aucun système typographique ne puisse rendre la musique de la langue frankaoumikoïse. « Ça fait des pris ? » ou « les yeux bleus » peuvent être considérés comme des fautes de prononciation dans la mesure où les lettrines de l'Évangélique de Liebfield sont des fautes d'orthographe.

Voix :

« Ici Étienne Lalou, qui vous parle du Stade Olympique de Tokyo. Les dix-huitièmes Jeux Olympiques ont commencé par une révérence, celle de l'Empereur Hirohito qui s'est incliné devant les emblèmes déployés. Le Japon attendait les Jeux Olympiques depuis 1940 — mais ce n'était pas le même Japon. En 1940, les Japonais ne fabriquaient pas de transistors, et les Empereurs ne faisaient pas de révérence. »

LE STADE OLYMPIQUE
RENCONTRE DE KOUMIKO

— Kumiko Muraoka, secrétaire, plus de vingt ans, moins de trente, née en Mandchourie, aimant Giraudoux, détestant le mensonge, élève de l'Institut franco-japonais, aimant Truffaut, détestant les machines électriques et les Français trop galants, rencontrée par hasard à Tokyo, pendant les Jeux Olympiques.

Kumiko n'est pas la Japonaise modèle, à supposer que cet animal existe. Ni la femme modèle, ni la femme moderne. Ce n'est pas un cas. Ce n'est pas une cause. Ce n'est pas une classe. Ce n'est pas une race. Elle ne ressemble guère aux autres femmes, ou plus exactement elle ne ressemble qu'à celles qui ne ressemblent guère aux autres femmes. Ce qui fait déjà pas mal.

Elle ne se regarde pas vivre. Elle est très étonnée de se trouver au centre d'un film qui porte son nom. L'histoire est un tigre qui la dévore, mais elle est le tigre. Elle n'a pas lu Borgès, mais elle le sait. Elle sait qu'elle ne fait pas l'histoire, mais elle est l'histoire, comme vous, comme moi, comme Mao Tsé-tung, le Pape et le Raton Laveur.

Autour d'elle, le Japon...



Head Office: Osaka, Japan

The Mainichi Daily News

A National Newspaper For International Readers

HAYAKAWA ELECTRIC CO. LTD.

No. 12584 TOKYO (C)
SATURDAY, OCTOBER 18, 1964
The Mainichi Daily News, 1964 15 Yen

THE GREAT DAY IS HERE!

His Majesty To Declare Olympic Games Open

Reception By Norwegian Prince
Crown Prince Harald, Norwegian flag at the opening ceremony of the 1964 Olympic Games given by Norwegian Saturday and will participate in the Japanese Olympic team. Nippon, Nippon at 3.5 meter high at the opening ceremony in Tokyo.

Emperor, Empress Give Luncheon
The Emperor and the Empress gave a luncheon to the 11,000 guests of the Japanese government at the Imperial Palace in Tokyo at 12:30 p.m. today.

Worldwide Telecasting Of Historic Meet Set Via Syncom-3 Satellite
By Eimai Kato
Managing Editor, The Mainichi Daily News (Tokyo): Amid intense predictions of partly fair and partly cloudy weather and decisive officiating rules over the past two days, the greatest sports festival in history, the 1964 Olympic Games of the modern era, will be formally ushered in Saturday at 1:00 p.m. when the national flag of the 85 participating countries are hoisted at the beautiful oval cavity that is the National Stadium, principal venue of the Games, in the heart of Tokyo's Meiji Olympic Park.

TOKYO 1964

Sins Reunited After 14 Years Of Separation
By Keiji Miyama
Staff writer
The wonder runner Su Kim of South Korea last night...



PRÉSENTATION DU JAPON IMAGINAIRE
LES RUES DE TOKYO



Voix radio :

« Vous qui venez à Tokyo pour les Jeux Olympiques, ne manquez pas de visiter le parc d'attractions de Dreamland : sa grande roue, son voyage dans la préhistoire et sa pittoresque reconstitution d'un village européen... »

Tokyo, 11 octobre : on annonce que les principaux chefs des gangs qui contrôlent Tokyo se sont mis d'accord pour ordonner à leurs membres de s'abstenir de toute activité pendant la durée des Jeux Olympiques.



L'étudiant Peter Kassovitz, de Harvard, vient d'entreprendre une étude sociologique sur le phénomène du téléphone à Tokyo. Les principaux chapitres en seront : combien y a-t-il de téléphones dans les rues de Tokyo — combien de gens téléphonent dans les rues de Tokyo — et la plus ardue de toutes : A QUI téléphonent les gens qui téléphonent dans les rues de Tokyo ?

L'étudiante Catherine Winter, de Bloomington, vient d'entreprendre une étude sociologique sur le phénomène de la photographie au Japon. Les principaux chapitres en seront...

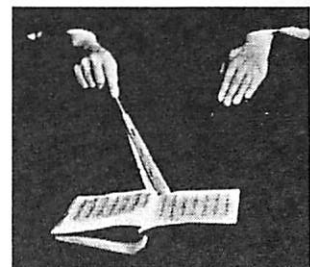
L'Institut National des Statistiques communique les chiffres d'une enquête récente. A la question : quelle est la vie qui mérite d'être vécue ? 8 % répondent : la vie de famille. 24 % : les enfants. 15 % : le travail. 6 % : gagner de l'argent. 4 % : jouir de la vie. Pour 21 %, aucune vie ne mérite d'être vécue.

77 % des athées ont répondu oui à la question : le sentiment religieux est-il une chose importante ?

A la question : croyez-vous en un autre monde ? 20 % ont répondu oui, 50 % non, 9 % ne savent pas, et 12 % ne savent pas bien.

Tokyo, 17 octobre : neuf étudiants ont été arrêtés au cours de la manifestation pour protester contre la visite au Japon de sous-marins américains porteurs de bombes atomiques. Le Mainichi News écrit que dans l'ensemble la démonstration s'est passée calmement et n'a pas attiré grandement l'attention des citoyens de Tokyo, qui étaient occupés à regarder les Jeux Olympiques à la télévision.

Le lutteur japonais Sunichi Kawano, 27 ans, a été chassé du village olympique pour avoir perdu son match devant l'Iranien Golam Reza. Le manager de Kawano l'a accusé d'avoir manqué de combativité, ajoutant qu'une telle attitude risquait de démoraliser l'ensemble de l'équipe japonaise. »



— Entre les prises de vues, nous parlons, Kumiko et moi. Dialogue quelquefois difficile, quelquefois désaccordé, ne serait-ce que par la façon charmante, mais un peu personnelle avec laquelle Kumiko manie la langue de Robbe-Grillet.

Mais nous parlons.

PREMIERS DIALOGUES
SHIMBASHI ET GINZA

— Tu es complètement japonaise ou tu n'es pas complètement japonaise?

— *Je suis complètement japonaise comme race... comme race...*

— Et comme esprit?

— *Je suis trop mélangée.*

— Tu es quoi?

— *Trop mélangée. C'est autre chose.*

— Qu'est-ce qui t'a mélangée comme ça? C'est le fait d'être née en Mandchourie?

— *Dans un sens... oui...*

— Dans un quoi?

— *Dans-un-sens!*

— Ah, dans un sens... A quel âge tu as vu le Japon pour la première fois?

— *A l'âge de dix ans... J'étais tout à fait étrangère.*

— Et maintenant?

— *Maintenant... Maintenant...*



— Maintenant tu n'es plus tout à fait étrangère?

— *Maintenant, je dois être Japonaise, parce que je ne peux plus quitter... l'esprit japonais.*

— Qu'est-ce que c'est, l'esprit japonais?

— *C'est la vie japonaise.*

— Qu'est-ce que c'est, la vie japonaise?

— *C'est vivre en japonais... C'est vivre au Japon.*

— Et... en quoi c'est différent de vivre en France, ou en Amérique?

— *C'est d'abord... l'air!*

— Qu'est ce qu'il a, l'air?

— *L'air mouillé...*

LES PARAPLUIES DE TOKYO



LE MYSTÈRE KOUMIKO

Voix radio :

« On lit dans l'Asahi Shimbun du 20 octobre une étude sur le problème des mannequins dans les grands magasins. En effet, une des premières choses qui frappent les visiteurs, c'est que les mannequins sur lesquels les femmes japonaises vont choisir leurs robes ont l'allure et le visage européens. Tout en niant qu'il s'agisse d'un complexe occidental, l'auteur de l'article ne trouve pas de réponse satisfaisante, et la question reste posée : pourquoi les incarnations de la mode japonaise sont-elles des blondes au nez retroussé ? »



SUITE DU DIALOGUE
LES GRANDS MAGASINS
ACTUALITÉS TV

— Moi, je n'ai pas beaucoup d'avis sur les mannequins.

— Pas seulement les mannequins. Mais enfin, il y a les mannequins qui sont blancs.

— Dans ce cas mannequins, c'est pour faire vivre les robes, simplement.

— Admettons. Mais par exemple dans les pages des magazines on voit toutes les annonces pour se faire agrandir les yeux, redresser le nez, et plus encore paraît-il. Tout ça, c'est quand même pour se conformer à un autre modèle que le modèle japonais ?





少しの時間でも心配も要らない、最近の女性にもますます人気

私の体験談

キット
二重まぶたに
サカトのアイホーン

アイホーンの精密巧妙な、はたらきにより1、2分できれいな、二重の腫れをつくり安定剤の保持力により見違えるばかりの二重腫れ、出来た二重は全く自然そのままで、まばたき、洗顔は勿論何もしようと然らず、1日以上そのままですので、二重は次第に根本的習慣性となり、一生かかやかしい明眸が約束されます。

先づ試してみよう

近來女性間にもますます人気

サカト商会営業所
〒100 丸の内三丁目1番1号
電話 32401952
3240166



— Oui, c'est... à la mode, parce qu'au Japon on n'aime plus les visages tout à fait japonais. Par exemple, mon visage, il est tout à fait japonais, il est...

— Ton visage est tout à fait japonais!

— ... démodé.

— Ah, tu es démodée, en ce moment?

— Ah! c'est démodé. Il faut que je sois née plus tôt, à la période de Heian... Maintenant au Japon, on aime beaucoup les visages... funny. Funny face.

— « Funny face »?

— Oui, moi aussi j'aime beaucoup.

— Et toi, tu n'as pas une funny face?

LE MYSTÈRE KOUMIKO

— *Je ne sais pas bien, mais quand même...*

— Tu as une serious face? Je trouve pas tellement.

— *Mon visage, c'est très japonais.*

— Très quoi?

— *Très japonais.*

— Ah oui ça... indiscutablement. Je ne sais pas si tu as remarqué, mais... quand tu ris, il y a tout ça qui se plisse, là, autour de ton nez, entre tes deux yeux... Tout se plisse à la fois. Tu sais?

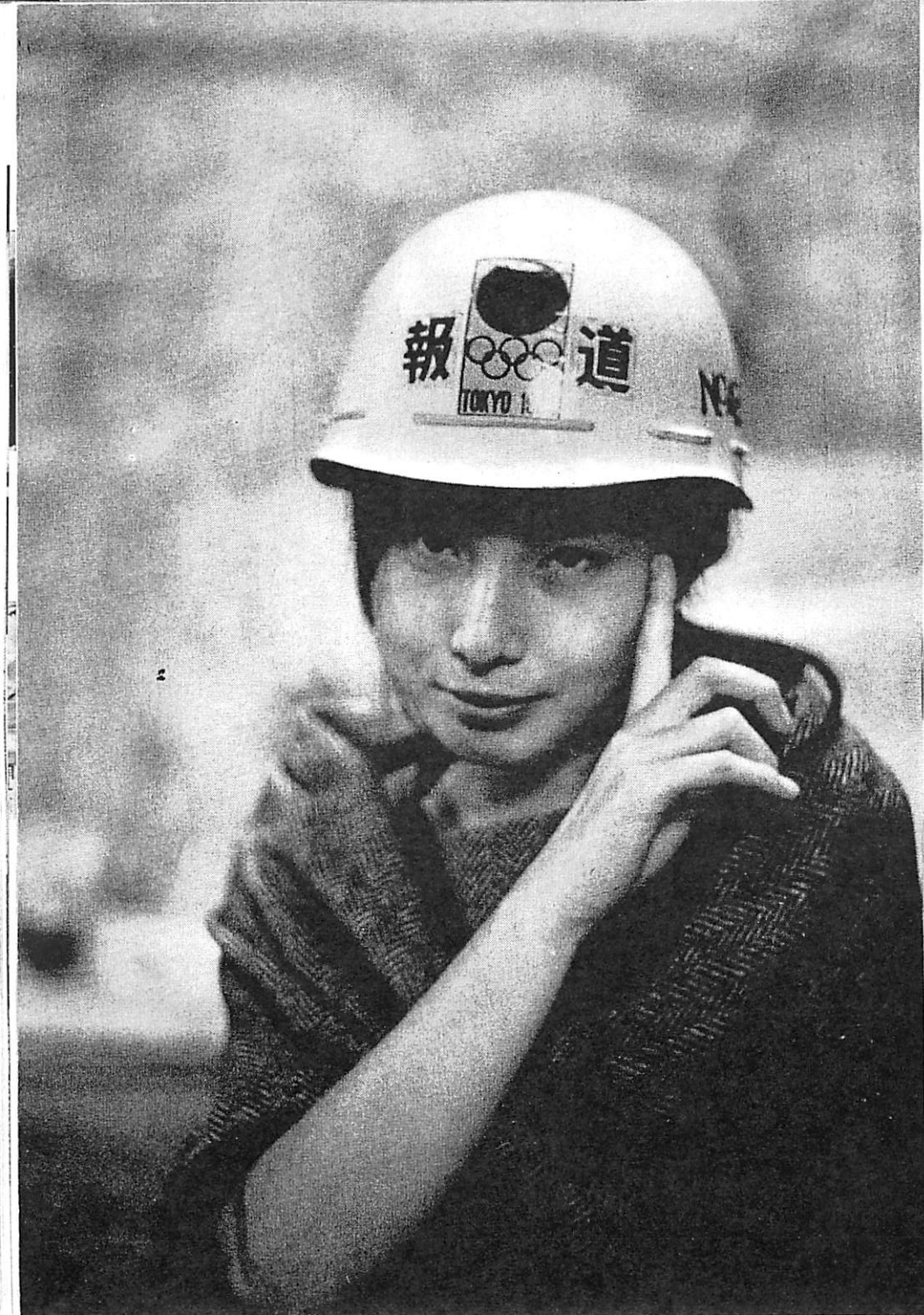
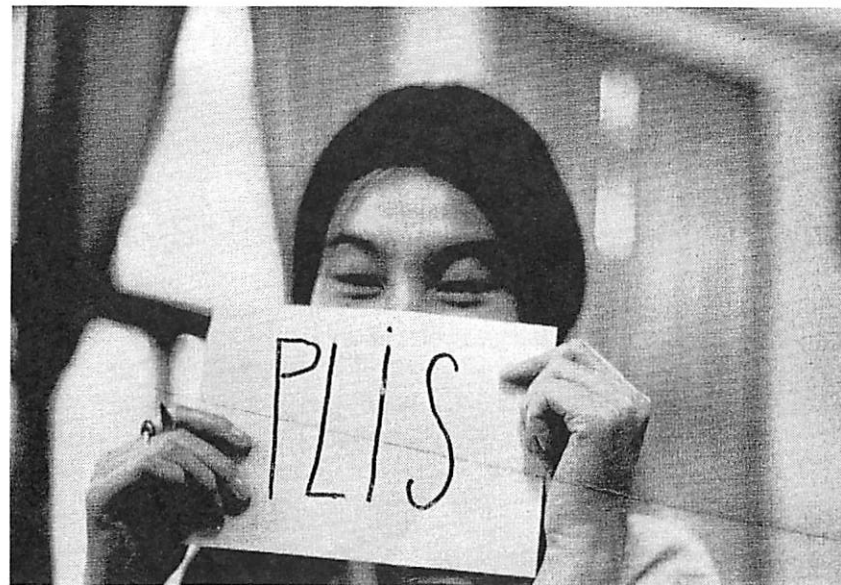
— *Ça plie?*

— Ça se plis-se! Ça fait des plis.

— *Des pris?*

— Des jolis plis. Des plis, là...

— *Des plis? Ah, je crois pas c'est joli.*



LE MYSTÈRE KOUMIKO

Voix radio :

« Le Général de Gaulle poursuit sa tournée triomphale... »

— Et ce qui s'est passé pendant les Jeux Olympiques ailleurs? ça t'a intéressée?

— Ah je sais pas bien...



— Comment, tu ne sais pas bien? Tu n'as pas lu les journaux? Tu n'as pas entendu parler de Khrouchtchev, de la Bombe chinoise, des élections anglaises, du satellite avec trois types dedans, que sais-je...

— Ah oui, dans ce sens, il y a beaucoup de choses.

— Et quel effet elles t'ont fait, ces beaucoup de choses-là? Aucun? Quand tu as appris, par exemple, que Khrouchtchev était parti, pour raison de santé, ça t'a... inquiétée amusée, émue, intéressée? ou laissée de glace?



— Tous les choses qui passent dans les pays communistes, ça m'étonne très souvent.

— Ça t'étonne?

— Oui...

— Tu n'es pas la seule.



Voix radio :

« Les travaux du concile Vatican II se poursuivent à Rome. Le pape Paul VI a annoncé son intention d'aller au congrès eucharistique de Bombay. Ce sera la première fois qu'un Pape se rend en Asie... »

DERNIER DIALOGUE

LE BAR TOURNANT DU NEW OTANI

— Qu'est-ce que tu attends de la vie?

— C'est... difficile à dire. J'attends à la fois beaucoup de choses, et peu de chose.

— Commence par le peu.

— ... Regarder, savoir, l'écouter, écouter... beaucoup de choses, beaucoup de choses, beaucoup de choses.

— Tu voudrais beaucoup de choses dans ta tête?

— Oui, mais... Tout est mélangé sans ordre. C'est mon malheur malheureuse, mon malheur malheureuse...

— Ton malheur malheureuse, de ne pas avoir d'ordre dans la tête?

— C'est un peu comme une boîte de jeux compliquée, dérangée, un peu de chose, beaucoup de choses, des choses, des choses...

— Tu ne crois pas que toutes les têtes sont un peu comme ça? Tu connais des têtes tout à fait en ordre?

— Je ne sais pas, mais presque tous les gens de mon âge ont déjà trouvé le moyen.

— Ils ont trouvé, ou ils font comme s'ils avaient trouvé? Ou ils ont trouvé parce qu'ils ne cherchaient pas grand-chose?

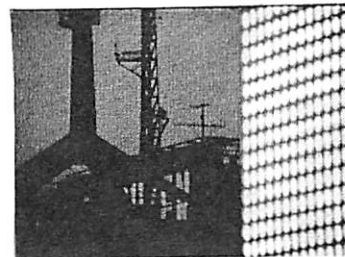
— On a déjà trouvé le but.

— Quel but?

— C'est... ça veut dire... vivre. J'ai besoin de vivre.

— Si on te demande pourquoi...

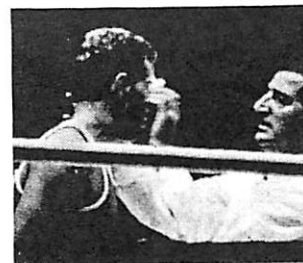
— Ne me demande pas pourquoi.



LE MATCH GONZALÈS-LAGUTIN
LES LUMIÈRES DE SHINJUKU

Voix :

« Tokyo, 25 octobre. A l'issue d'un combat courageux, Gonzalès a dû s'incliner devant le Russe Lagutin. La France n'aura pas de médaille d'or. France-Soir prend le deuil. Mais un cheval patriote sauvera l'honneur. Demain, la fête sera finie, et la ville allégée de 50 610 visiteurs (ainsi que d'un premier ministre, puisque Monsieur Ikeda vient d'annoncer sa démission) attend la première aube des temps post-olympiques. »



— J'étais le 50 610^e. Je suis rentré à Paris, laissant à Kumiko un questionnaire, à tout hasard, comme on jette trois pièces dans une fontaine. Les réponses sont arrivées, à la japonaise, c'est-à-dire sur bandes de magnétophone. Des lettres larges de 6,35 mm, longues de 180 mètres, qui répondaient à toutes mes questions, en commençant par les plus urgentes.



— Pourquoi y a-t-il des chats qui saluent?

— *Moi je sais pas pourquoi, mais tu me demandes pourquoi, alors je suis allée voir un chat-qui-salue, à demander pourquoi.*

— *Alors il m'a répondu : « Comment? Où est-ce qu'on peut trouver des chats-qui-saluent? Moi je n'ai jamais vu. » Évidemment, il ne connaît pas pourquoi...*



— Tu aimes les bêtes?

— *Je ne hais jamais les bêtes. Je vais bien avec des bêtes, si ce n'est pas trop grand ou inconnu, auquel je ne peux pas communiquer.*

Les chiens sont fidèles, trop fidèles... J'aime plutôt les chats, surtout à regarder dans les yeux d'un chat. Il a l'air soupçonneux et quand je balance mon cœur entre la gentillesse et la méchanceté sans aucune assurance, je vois le même reflet subtil dans les yeux.

Dans mon passé, j'avais deux poussins, un très petit lièvre qui a perdu sa maman, et puis des chats blancs avec les yeux bleus.

Les poussins couraient trop vite dans un jardin à me poursuivre, et la nuit tombant, ils crièrent à cause de la tristesse de me quitter.

Le lièvre a lappé du lait par mes mains, et il dormait avec moi.

Ils étaient parfaitement confiance en moi, et moi, je les aimais trop.

Un matin, j'ai trouvé les poussins morts. Ils avaient souffri par la froideur toute la nuit.

Ce pauvre petit lièvre, il est tué par moi, succombant sous mon poids.

Les chats sont aussi morts.

Je ne veux plus jamais vivre avec des bêtes.

Tout de même des chats se frottent contre mes jambes dans la rue, un chat noir qui vient me voir par la fenêtre, tantôt il a soif, tantôt il a faim. Et un jour, en rencontrant un chien maigre, j'ai miaulé inconsciemment, et il m'a répondu... J'ai rigolé longuement.



— Vois-tu la beauté japonaise comme nous? Et les enfants japonais?

— C'est insondable, qu'avec quelle violence et tendresse les autres inspirent la beauté.

Et je ne peux supposer non plus vous voyez comment les enfants japonais ou la beauté japonaise.

Les beaux enfants japonais sont beaux pour moi aussi, et on pourrait dire qu'ils représentent la beauté japonaise.

Pour ce qui concerne les beaux enfants européens, en les regardant je comprends pourquoi vous avez trouvé les anges.

Ils sont anges, exactement. Tout beaux qu'ils soient, les enfants japonais, ils ne sont jamais des anges.

C'est la même chose à propos des yeux. Les yeux timides asiatiques, qui veulent dissimuler quelque chose.

Et ceux des Européens, c'est comme un lac provocant qui veut tenter et noyer les hommes. Chacun a son beauté.

Mais quel miracle que les yeux européens sont colorés quelquefois. Qui donc a décidé de créer les yeux bleus?



— Et les hommes?

— Des hommes qui étaient des miroirs, dans lesquels j'ai vu mon visage.

Je m'émerveillais en apercevant que je vivais dans leurs yeux, mes témoins de ma vie.

Ils ne me reprochent pas. Ils ne cherchent jamais mes défauts au visage.

Ils ne me regardent que comme la glace obscure.

Pourquoi ils étaient tellement gentils, pourquoi ils étaient tellement généreux, tandis que le miroir strict ne me pardonne jamais?

Il y a des mythes, et le passé dans le miroir, il en est orgueilleux.

Il a l'air méchant et froid, et il garde le silence, toujours.

Et les hommes, les glaces obscures, ils me parlent toujours. Ils m'ont donné un demain, ils m'ont demandé un autre demain, et j'ai dit fièrement :

« Quant à la vie, tu racontes trop vite! »

J'avais peur, j'avais peur quand même, peur des gentillesses, peur des hommes, peur de la vie. Mais je les écoutais, je souriais, j'ai rigolé pour les remercier, et je m'en fatiguais...

LES HOMMES DANS LA RUE
LA FÊTE DES ARMURES A NIKKO

Voix diverses :

« — Je suis allé au Japon...

— Je n'ai jamais été au Japon...

— I-like-Tokyo...

— Tokyo, c'est des barbares...

— Des traditions...

— Des traditions, des traditions, tout le monde a des traditions...

— ...le temps des samourais, c'est-à-dire des barbares.

— D'après une publication de l'Institut national des statistiques, les qualités du Japonais sont : laborieux, persévérant, poli, gentil, idéaliste, franc, gai, respectueux de la liberté, rationnel et original.

— C'est ça, alors je me voyais complètement...

— Attendez, les défauts, les défauts : irritabilité, refroidissement de l'enthousiasme, insularité, goût de l'imitation, im-pla-ca-bi-li-té, ruse, avarice, frivolité, orgueil et cruauté... »

RUES ET PUBLICITÉS D'ASAKUSA
PRÉSENCE DE LA VIOLENCE

« Enfin, c'est ça : y a-t-il une forme du caractère japonais qui s'apparente au sadisme ?

Ces magazines, ces films pleins de femmes attachées, simplement attachées...

Et la violence pour la violence : jamais un geste de tendresse, jamais un repos, toujours la violence... »

Voix de Koumiko :

— L'image de la violence, c'est pour moi quelque chose plus facile et plus simple.

Elle a pris la naissance avec l'histoire d'humain.

Elle est liée originellement avec naître ou vivre d'humanité. Elle est la force naturelle. Il ne faut aucun effort quant à la violence.

Enfin ce n'est rien. Je n'en ai pas peur. Devant la violence je ne serai jamais blessée. Je mourrai simplement, sinon, je vivrai.

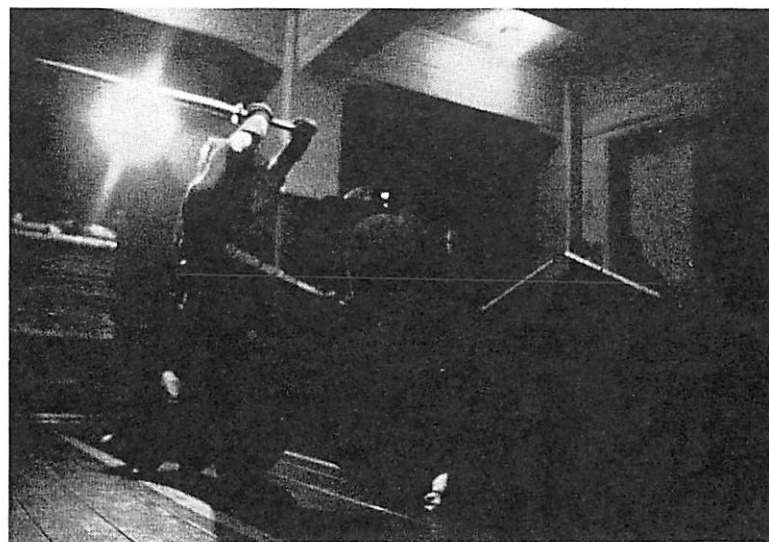




La tendresse, c'est l'intellect, la compréhension, quelque chose infini, sévère et délicat comme la sensation de la main qui découvre les cellules nerveuses. C'est une chose de plus beau, de plus profonde. C'est la seule raison de ma vie, espoir de ma vie, et on pourrait mourir pour cela.

LE MYSTÈRE KOUMIKO

SÉANCE DE KENDO





KOUMIKO ÉCOUTANT SON HOROSCOPE
DANS UNE MACHINE AUTOMATIQUE



Sous-titres :

VOICI VOTRE HOROSCOPE :
VOUS AVEZ BEAUCOUP DE CHANCE,
MAIS IL NE FAUT PAS
MARCHER TROP VITE.
SURTOUT OBÉISSEZ BIEN
A VOS SUPÉRIEURS.
NE VOUS RÉVOLTEZ JAMAIS
CONTRE VOS SUPÉRIEURS...

— *Je ne crois pas que les Japonais d'aujourd'hui croient l'horoscope.*

Alors pourquoi dans les rues tellement beaucoup de divinateurs? D'un certain sens, cela leur sert de catalyseur à dialoguer avec soi-même.

LE MYSTÈRE KOUMIKO

C'est-à-dire n'importe quelle personne est besoin de raconter avec soi.

Au fond, les divinateurs, ils ne divinent rien. Ils nous demandent, ils nous écoutent, ils parlent.

Quant à la génération dévote d'autrefois, qui croyait peut-être l'horoscope ou n'importe quoi... Ils priaient tous les dieux qu'ils connaissent.

Ils se sont raconté sur la grâce efficace.

Ils demandent à Dieu le retour authentique...



— Il restait encore une question posée, à laquelle Kumiko avait commencé de répondre un soir, en voiture, revenant de Yokohama, la nuit tombant, parmi les battements de cils des essuie-glaces...

Mais est-ce que tu pensais que tout ce qui se passait à... (suite de plans TV de la guerre au Vietnam, etc.) ça avait de l'influence sur ce qui pouvait t'arriver à toi, à toi Kumiko?... Ou bien que ça se passait dans une autre espèce de monde, qui n'était pas le tien...

— *Oui, c'est bien possible pour moi aussi. C'est comme la vague, la vague de la mer...*

— *La vague de la mer?*



LE MONORAIL

— *Toujours, tous les jours, tous les soirs, tous les matins, toujours, toujours quelques choses ont lieu, n'importe quelles choses.*

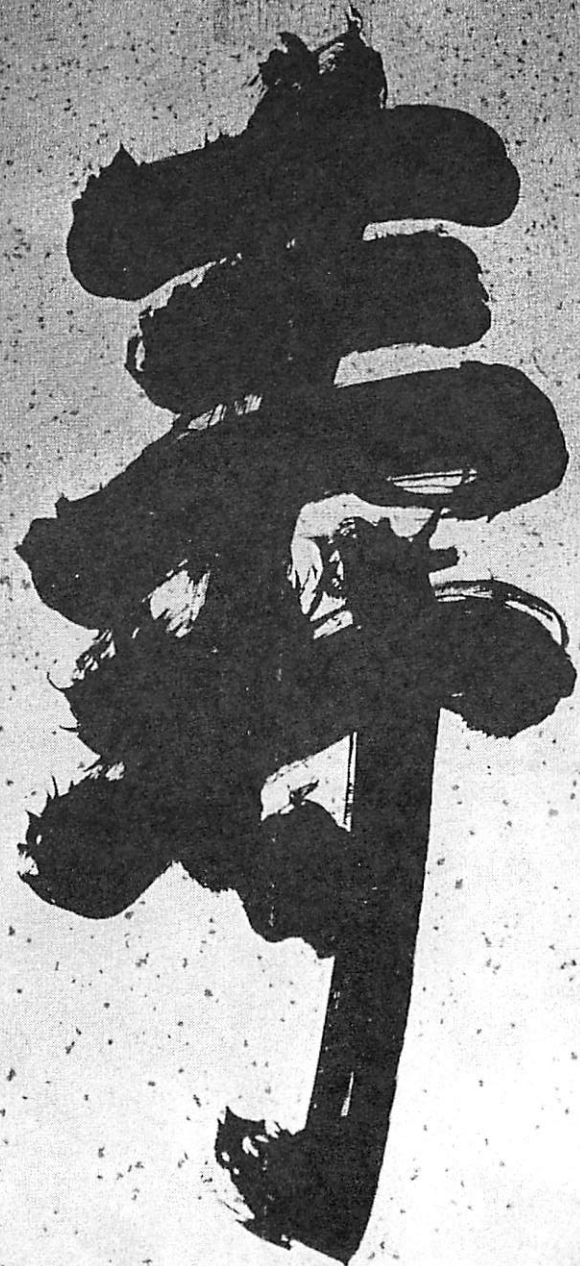
Ils arriveront un par un, sur la ligne de l'histoire humaine. Mais pour moi, ce sont des incidents de chaque matin, qui ont jeté par la porte.

Quand j'étais encore petite enfant, je ne vivais que par la sensation sur la langue ou bien par la volupté d'odeur suave.

Juste en même époque, l'humain était sur le point de souffrir; ils ont allé à la guerre, ils étaient prisonniers, ils faisaient résistance, ils ont crié, ils pleuraient, et les chairs humaines sont déchirés. Et aujourd'hui, en le sachant, je m'étonne davantage de n'en savoir pas longtemps. Je suis surprise chaque matin, je m'étonne, je ne comprends rien, je ne sais commenter à rien. Mais bientôt ils arriveront, les résultats des événements. C'est comme la vague de la mer, une fois qu'il arrive un tremblement de terre, même si c'est un accident lointain, la vague avance peu à peu et cela finit par arriver jusqu'à moi.

— « *Jusqu'à moi* », telle est la dernière réponse de Kumiko.

Il y a 50 millions de femmes au Japon. Et sur la terre, un milliard et demi.



Soy Mexico



Première partie

GUERRA DEL TIEMPO

*« Qué capitán es este, qué
soldado de la guerra del tiempo? »*

LOPE DE VEGA.

Xochimilco. Les anciens jardins flottants des Aztèques, aujourd'hui fixés, voient passer des barques aux noms de filles, chargées de familles hilares et détendues, de couples apparemment heureux, d'orchestres à chapeaux et moustaches, comme au cinéma. Mexique pour touristes, certes. Mais attention : pour touristes mexicains. Si la promenade en barque fleurie attire inévitablement tous les *gringos* en quête de l'âge d'or, elle est d'abord le loisir des Mexicains, et pas des plus riches.

SOY MEXICO

Parmi les promeneurs du dimanche, deux personnages se détachent : Nagel et Moore, cinéastes américains en train de filmer pour la Télévision cette image idyllique d'un Mexique fleuri et nonchalant qui correspond exactement à ce qu'espère leur public. L'intéressant, dans ce cas particulier, c'est que pour une fois cette image correspond aussi exactement à celle que le peuple filmé aimerait donner de lui-même. La facilité, la bonne vie, l'insouciance, tout ce qui rentre en vrac dans le concept du Mexique, qu'il soit considéré par l'étranger (chansons, publicité) ou par lui-même (photos de films, moments de fêtes diverses où le Mexicain se déguise en l'Idée-du-Mexicain) — un montage rapide fait le tour de cette image-reçue, en insistant sur ce type-clé : le *macho*, l'homme viril dont la virilité s'exprime dans la publicité par les moustaches, la fille sur un genou



5

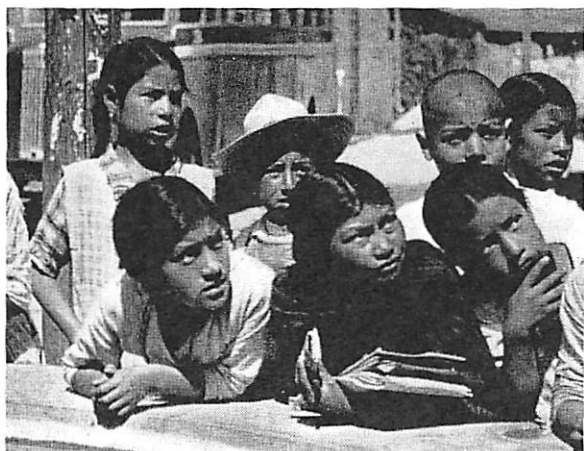


et la bouteille de *tequila* sur l'autre. On voit Nagel et Moore se repaître de cette image et de ses nombreux avatars, ainsi que des visages des femmes qui sont supposées trouver leur accomplissement dans le *machismo* de leurs seigneurs et maîtres.

A ... kilomètres de là, dans un village indien, une femme adultère condamnée à plusieurs jours de travaux forcés bêche la terre sous les regards sans compassion de la foule. L'amant est en prison.

C'est en prison aussi que vont Nagel et Moore, arrêtés pour avoir filmé un marché d'une façon qui a prêté à malentendu. Pourtant ils sont de bonne volonté, plutôt naïfs, pas du tout provocateurs, et finalement sympathiques. Relâchés, ils poursuivent leur entreprise giralducienne de description d'un monde d'avant-la-faute. Moore tenant une branche devant la caméra pour parfaire le cadrage. Nagel en bateau manquant de tomber à l'eau en filmant le ski nautique. Moore effectuant une variante de la danse de l'ours pour faire rire, devant la caméra, les petits enfants...

Suite de visages d'enfants qui ne rient pas. Ils n'en sont pas moins beaux. Mais si l'on peut toujours faire rire un enfant, personne ne pourrait les forcer à porter cette tristesse dans les yeux, si elle ne venait pas de très loin.



D'où vient la tristesse, et singulièrement celle-ci, la tristesse indienne? Et d'où viennent les Indiens? Nagel et Moore n'éluderont pas ce point capital. A Acapulco, en plein air, un spectacle style Folies-Bergère enseigne aux touristes les origines aztèques du Mexique. Des dames aux seins nus dansent et miment les sacrifices humains. Des éphèbes emplumés incarnent exécuteurs, officiers, grands-prêtres et, pourquoi pas, Moctezuma lui-même... A ce point intervient la première des personnifications qui vont se relayer au cours du film, assumant pour un moment cette identité mexicaine dont la recherche est notre fil d'Ariane.





« Yo tambien soy Mexico... » — moi aussi, je suis le Mexique. Je suis Hernán Cortés, le conquérant. Et sur les images délirantes des Indes Galantes by night, le récitant décrit l'empire aztèque au moment de la Conquête.



SOY MEXICO

« Yo tambien soy Mexico... » — moi aussi, je suis le Mexique. Je suis Hernán Cortés, le conquérant. Et sur les images délirantes des Indes Galantes by night, le récitant décrit l'empire aztèque au moment de la Conquête. Entre les plans du spectacle pour touriste apparaissent, en flashes tout d'abord puis de plus en plus clairement, des images illustrant la réalité historique, fragments de codex, détails d'architecture. La splendeur de cet Empire, et aussi son horreur, son incompréhension de ce qui l'a précédé, la conversion du culte poétique de Quetzalcoatl en une sanglante parodie — et maintenant sa fragilité, la haine de ses vassaux, l'angoisse de ses chefs, et à l'horizon cette Statue du Commandeur : le retour de Quetzalcoatl, annoncé pour l'année I-Roseau, celle-là même où, au large des côtes mexicaines, apparaissent les nefs de Cortés.

Oaxaca. Devant l'église, voici le cortège du Conquérant lui-même, représenté au cours d'une fête minable. Des figurants tristes portent le costume et le masque de tous les grands personnages de cet épisode : Cortés, Diego Velasquez de León, Juan de Grijalva, tous ceux qui ont joué un rôle dans la rencontre des Indiens et des Blancs. Il y en a même un qui ressemble à Soustelle. Et au centre, sous son maquillage de poupée japonaise, il faut reconnaître un personnage capital pour l'histoire de la Conquête et la mythologie mexicaine en général : Doña Maria — la *Malinche*.

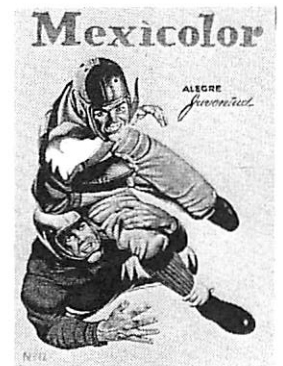
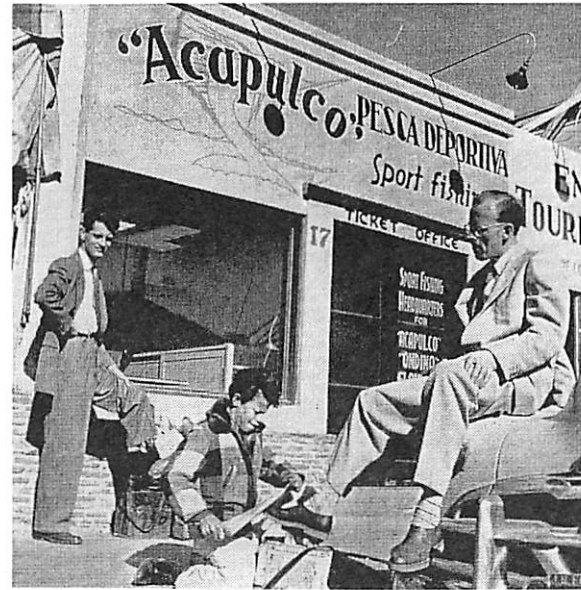


Si Cortés, dans le spectre de l'âme nationale, représente le prédateur dont la civilisation devient, par force, partie intégrante de la nation conquise (comme Jules César pour les Français), Doña Maria, la favorite, l'Indienne passée du côté des Blancs, joue un rôle beaucoup plus ambigu et qui n'a pas d'équivalent dans notre mythologie. Symbole au premier degré de la complicité, de la collaboration, de tout ce qui serait officiellement méprisé et haï, l'importance même qu'on lui donne, l'attention qu'on porte à son personnage, en font l'incarnation de cette obscure fascination de l'étranger, de ce masochisme national qui est lié dialectiquement à l'exaltation « mexicanissime ». Ce que les journaux appellent normalement *malinchismo* désigne toutes les formes de ce complexe d'infériorité mexicain, que le résultat en soit une copie presque caricaturale des modes étrangères, ou le repliement agressif sur les signes de l'identité.



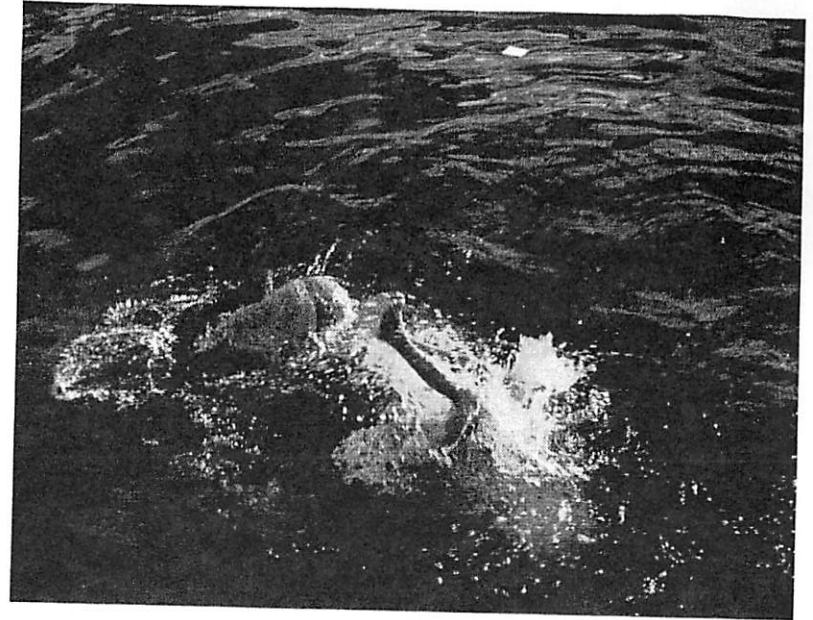
A ———, l'exorcisme de la Malinche prend une forme particulièrement nette. Sous les yeux d'une Doña Maria-odalisque, on rejoue l'histoire. D'un côté, les « Espagnols », masqués et poudrés de blanc, arrivent en auto. De l'autre, les Indiens emplumés arrivent à cheval. La bataille est mimée par les danseurs, et cette fois ce sont les Indiens qui gagnent. Et tandis que les Espagnols défaits quittent le terrain à cheval, les Indiens triomphants repartent — en auto.

Les autos étrangères qui entrent au Mexique aujourd'hui sont effectivement pleines de conquérants, mais généralement ils repartent de la même façon. Ce sont les Américains, et avec eux tout un mode de vie a proposé ses formes au *malinchismo*. De la publicité au catch, du vêtement des jeunes gens à leurs lectures, à leurs danses, ce vernis d'américanisme qui atteint plus ou moins toutes les



sociétés « occidentales » trouve ici, par secteurs, une adhésion aveugle, d'autant plus violente que ces signes de l'affluent *society* flottent à la surface d'une société dont mille autres signes démontrent qu'elle est tout sauf *affluent*. Ce sont eux pourtant qui se multiplient dans le sillage des visiteurs et des touristes, qui créent ici et là une espèce de monstre, un pays de limbes qui n'est plus ni mexicain ni américain, qui boucle le cercle vicieux entre le touriste qui croit ce qu'il voit et le pays qui se montre comme le touriste veut le voir, et dont un des hauts lieux est Acapulco — où nous retrouvons naturellement Nagel et Moore, lesquels, dernier temps du paradoxe, s'efforcent de retrouver à l'intérieur de ce monde fabriqué et rassurant la petite touche authentique et exotique qui donnera à l'ensemble son harmonie, le zeste de vérité à la surface du cocktail.

Nous les suivons donc à travers le paradis schizophrénique d'Acapulco, bizarre si l'on songe que les forêts et lagunes du Guerrero qui l'entourent sont peuplées d'Indiens inapprochables, sauf par l'armée. Dans les hôtels où chaque client a sa Jeep de couleur tendre, sur les plages où l'on encourage les skieurs nautiques à tenir debout en leur signalant les requins qui les attendent, dans les rues, dans les bars où les serveuses sexy servent des boissons délirantes (apéritif à la tête de mort, boisson-feu d'artifice que l'on apporte en pleine explosion), se croisent vrais et faux Américains, vrais et faux Mexicains, mais même les vrais sont faux, faux les



visages, fausses les couleurs, faux les vêtements, faux les seins, fausses les reconstitutions archéologiques... Seule touche de vérité, et qui n'arrange rien, le risque très réel couru par l'éternel petit garçon qui attend du haut d'un rocher l'arrivée d'une vague dans le fjord pour plonger sous les applaudissements des touristes.

Une autre plongée se déroule au même moment à ..., la Rivière des Amours. Les couples viennent s'y baigner rituellement dans une surprenante Fête de l'Eau. L'extraordinaire sensualité qui naît sur l'image de ces baigneuses *vêtues* est l'exact contresigne aux baigneuses presque nues d'Acapulco. Ici l'eau est élément naturel et magique tout à la fois, et l'érotisme naît de la gravité. Le linge qui sèche dessine d'admirables compositions abstraites. C'est la célébration de l'eau après la période de sécheresse.



5

Yo tambien soy Mexico... Celui qui parle actuellement, c'est le *bracero* anonyme, l'ouvrier agricole qui se loue clandestinement au Sud des USA par manque de travail au Mexique, et qui, entre l'exploitation des patrons et l'hostilité des ouvriers américains, est un des hommes les plus seuls du monde. Sa vision de monde états-unien est légèrement différente de celle de ses frères qui au moins profitent du tourisme. A travers lui (son village, d'où il part, où il revient si tout s'est bien passé avec un peu d'argent et beaucoup de souvenirs d'humiliations — et les images de cette frontière humide, le Rio Bravo, où il a gagné son surnom anglo-saxon de *wetback*.) s'évoque un autre pan de l'histoire mexicaine.



SOY MEXICO

Les États où il va trouver son gagne-pain incertain étaient terres mexicaines, Texas, Californie, Nevada, Arizona, Nouveau-Mexique... Et ces noms familiers aux spectateurs de westerns, Albuquerque, Alamo, Santa Fe, Saratoga, sont des noms mexicains. Le Mexique a perdu une guerre, et en 1848 la moitié de son territoire est passée sous drapeau US. Le soldat conquérant dont l'uniforme vert a fixé dans le langage la désignation de tous les Américains, *los gringos* — le propriétaire du Sud chez qui il va se louer — ses compagnons de travail qui le méprisent comme « jaune » — l'image fabuleuse de ces Compagnies qui prétendent contrôler la vie économique mexicaine — et pour finir l'image bonasse et repue du touriste, tout cela illustre pour le *bracero* la puissance et l'étrangeté de ce redoutable voisin du Nord dont il cherche vainement à comprendre la formule rituelle de la *good neighbor policy*. Il comprendrait mieux ce *chiste* attribué à un Président : *pobre Mexico, tan lejos de Dios y tan cerca de los Estados Unidos*. Pauvre Mexique, si loin de Dieu et si près des États-Unis.

Un montage d'attitudes et de regards exprime l'éternel hiatus, l'éternelle étanchéité entre les Américains candides, anxieux d'être aimés, imperméables à la personnalité d'autrui, surtout lorsque autrui est pauvre et quelque peu coloré, les inévitables et désespérants Américains des cars de tourisme (et dont les femmes, vraiment, ont des chapeaux impossibles...) et les Mexicains hostiles, résignés ou goguenards.





Mais ne nous faisons pas à trop bon marché une trop rapide bonne conscience. Ces personnages à pantalon rouge qu'une bataille mimée oppose encore aux Mexicains (et qui, bien entendu, mordront la poussière, mais cette fois ce sera en accord avec l'histoire) ne sont plus les conquérants espagnols ou américains, mais bien des zouaves français. A leur tête, bellement masqué et emplumé, l'empereur autrichien que l'empereur de France voulut faire empereur du Mexique.

« Moi aussi, je suis le Mexique... » dit Maximilien, trop Habsbourg pour comprendre Juarez, trop libéral pour comprendre Bazaine, trop idéaliste pour les puissants, trop étranger pour les pauvres et qui, abandonné de tous, tandis que sa femme devient folle à supplier les cours d'une Europe désormais plus lointaine que la Lune, scellera dans son propre sang et dans l'aveuglante fournaise de Queretaro le divorce irrémédiable de Schubert et de la Cucaracha. Victimes pathétiques de la mégalomanie impériale française, Maximilien et Charlotte, enrubbannés comme des mariés de foire, assistent pour l'éternité à la remise en jeu de la bataille de Puebla. Les conscrits qui veulent se dérober à l'enrôlement sont rattrapés et tondus de force (et, jeu ou pas, ils sont véritablement



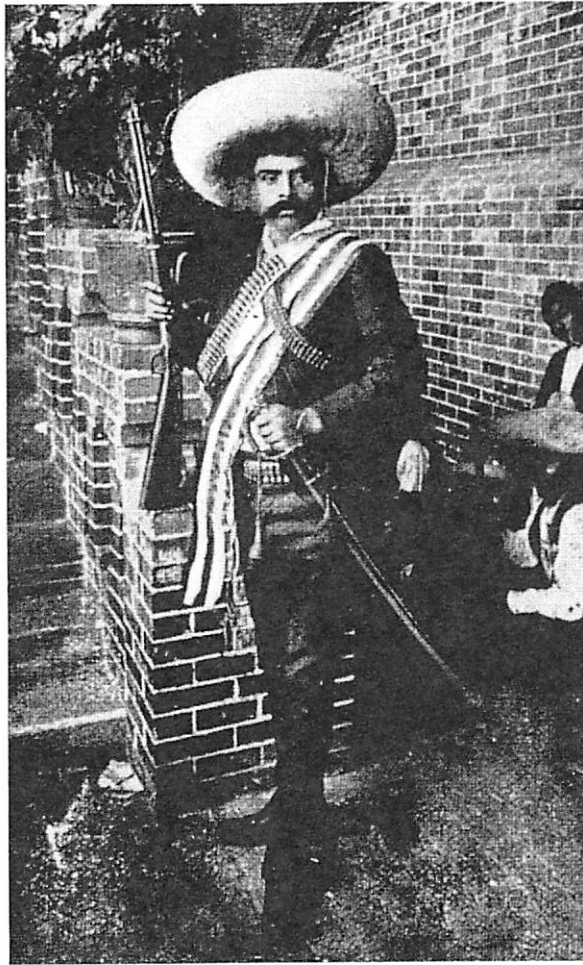
« Vous n'êtes pas poli, mon cher, vous recevez drôlement les étrangers. — Qu'est-ce que ça vous fait, vous vous arrangez de façon à être chez vous partout où vous allez. »

SOY MEXICO

tondus). Les grands artilleurs tirent derrière eux de ravissants petits canons, et jusqu'à la tombée du jour la bataille fait rage au milieu des nuages d'une poussière de plus en plus dense qui, pour finir, recouvre vainqueurs et vaincus, comme la cendre même de l'histoire.

A ce stade du film, on commence à distinguer que parmi tous les masques et fauxsemblants de la vie mexicaine, le retour à une certaine vérité, à un certain poids humain, coïncide toujours avec le retour à l'Indien, à cet Indien dont la figure floue ou idéalisée est à l'horizon du Rêve Mexicain comme il est à l'origine, dans 90 % des cas, du sang mexicain, et dont la prochaine incarnation va faire vivre l'image la plus forte.





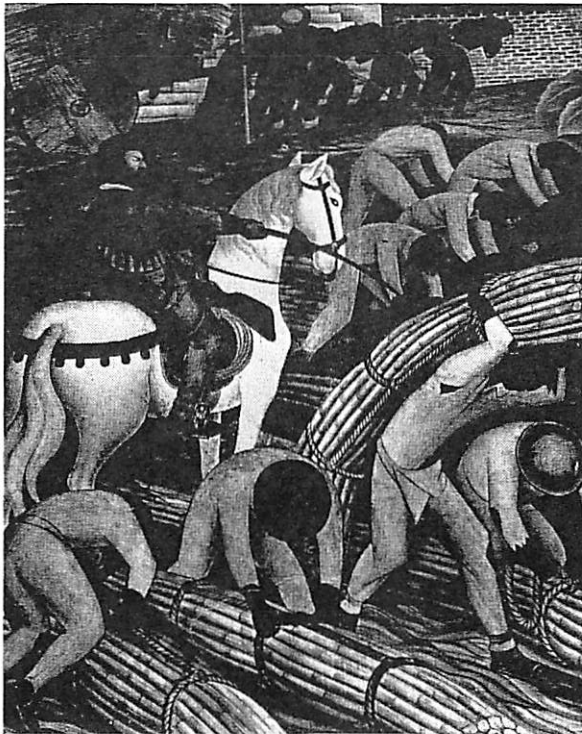
Yo tambien, soy Mexico... Emiliano Zapata, l'Indien paysan dont la seule revendication, têtue, inflexible, était ce partage des *latifundios* qui pourrait aujourd'hui, cinquante ans plus tard, être, sans en changer une syllabe, le cri de la révolte dans toute l'Amérique latine. Et même au Mexique, où en dépit des réformes bien intentionnées, de l'honnê-

SOY MEXICO

teté de certains Présidents et du dynamisme de la nouvelle génération technocrate, la réforme agraire reste toujours à faire... Sur les images de la vie paysanne (certaines de ces images auraient pu lui être contemporaines, d'autres illustrent sous une autre forme sa revendication fondamentale) passe l'ombre de Zapata. Sa tombe, à Cuautla, est un lieu de pèlerinage. Nul besoin de l'idéaliser, de le sanctifier à la Hollywood. Sa cruauté, son bornage intellectuel appartient à l'histoire, mais cela est mort avec lui. Le reste est vivant. Le reste est vie.



Et il a fallu que son message soit bien vivace pour survivre à cette hécatombe de corps, de conquêtes et d'idéaux qui marque la fin de la Révolution mexicaine. Le choc entre son évocation et les images de la vie quotidienne dispense d'en dire plus. Nulle part peut-être il n'est plus graphiquement éclatant que dans ce grand escalier de l'Hôtel de Ville de Mexico, où les propriétaires rétablis dans leurs possessions et les ecclésiastiques rétablis dans leurs privilèges montent et descendent sereinement sur le fond des fresques révolutionnaires et anticléricales de Diego Rivera. Et ce qui rachète le tout, et fait que le Mexique est d'abord le Mexique, c'est que personne n'a jamais songé à effacer les fresques...



Mais il reste que Zapata est mort, que Villa est mort, qu'Obregon est mort. Ce final shakespearien de la Révolution prend la forme d'un carrousel entre les images populaires, les *calaveras* de Posada et ces plans affolants, extraits des *Mémoires d'un Mexicain* où cercueil après cercueil, tous ceux qui ont fait la Révolution prennent presque ensemble, sur le rythme d'une mécanique emballée, le chemin de toute chair.





Le cercueil qu'on referme ici, le cortège qui s'organise, les pleureuses qui rient, les croque-morts qui plastronnent... C'est un enterrement symbolique, celui de la Mauvaise Humeur. Demain nous serons morts, tuons d'abord le Souci, rions et soyons heureux... Est-ce la sagesse de l'Ecclésiaste, ou celle de l'autruche? Le défilé atteint la rivière, le cercueil est jeté à l'eau parmi les rires, les membres disloqués du mannequin de la Mauvaise Humeur s'en vont au fil de l'eau, la tête toute seule pour finir, dans un rayon de soleil, c'est un spectacle d'une grande beauté, et d'une gaieté plus ample qu'on ne s'y attendrait. Mais comment ne pas penser que dans l'exorcisme de la Colère se tarissent également les sources de la Colère, et que ce qui s'en va là, sous la figure du Souci et de la Violence, c'est le cadavre de la Révolution?



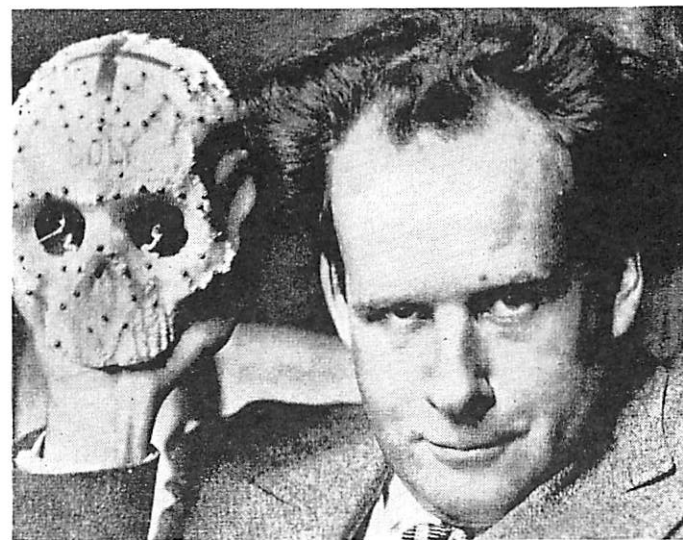
Huehuetla. Très tôt le matin. Les hommes emplumés qui préparent soigneusement leur métamorphose en oiseaux sont ces *voladores* tant admirés des touristes, et qu'on retrouve dans la publicité du whisky. Mais ici, en pays totonaque, descendants presque purs d'une des civilisations les plus prestigieuses du Mexique, préparant à l'écart des fêtes touristiques une cérémonie de la pluie à laquelle ils croient, grim pant tout en haut de leur mât aux rubans enchevêtrés comme une mariée russe ou une vache primée, y tenant, à 25 mètres du sol, avec tout le paysage déployé derrière eux et comme enfermés dans leur bulle invisible, un étrange conciliabule avant de plonger, ils représentent assez bien l'Indien réfugié le plus haut possible, le plus silencieux possible, le plus déguisé possible pour échapper à tous les prédateurs, et qui se jette pour finir dans un suicide simulé dont il fera l'offrande au spectateur-ennemi.

Ils sautent enfin, et sur le rythme de leur descente, dans le balayage de leurs cimiers de plumes qui décrivent des cercles de plus en plus grands, commencent de réapparaître des fragments d'images appartenant aux différents thèmes de cette première partie, ainsi que des images de danses et de masques encore inconnus. Zouaves de Maximilien, Américains danseurs, Nagel et Moore, *marichis* des jardins flottants, plongeurs d'Acapulco, catcheurs masqués de cuir, tous entrent dans la danse avec les cimiers de plumes, les parapluies ouverts, les lassos, les guirlandes, les feux d'artifice, les néons de Mexico, les arbres de Noël, les taches floues de Mexico la nuit, les laveurs de carreaux suspendus à leur fil comme des *voladores lavadores*, les sonneurs de cloche dont c'est la cloche qui s'envole, les *piñatas* qu'on casse les yeux bandés pendant la semaine du

Nouvel An, les *tortillas* qu'on lance comme des disques, les phares nocturnes, les *viejitos* du Michoacan qui dansent le pas de la décrépitude, les Chrétiens, les Maures, les Ours, les lanceurs de filets en forme de huit sur le lac de Patzcuaro, les canards qui s'envolent, les *xopilotes* qui plongent sur leur proie...



C'est le Grand Ballet, comme à l'Opéra, c'est l'entrecroisement de tous les thèmes et la rencontre de tous les masques : masques d'Espagnols à la peau vernie, aux yeux de verre, masques de démons en paille, masques de chiens, masques de femmes... Le dernier des masques est un masque de Mort.



Deuxième partie
LA MAISON DES MORTS

Ce masque de Mort, c'est celui-là même que le plus grand cinéaste russe nous a montré (enfin, aurait voulu nous montrer) à la fin d'un film qui s'appelait justement *Que viva Mexico* — et qu'un enfant arrachait de son visage pour offrir à la vie un geste de confiance.

La tojé Mexik... Je m'appelle Serge Mikhaïlovitch Eisenstein, et le Mexique que j'ai vu, j'en ai fixé l'image pour tous ceux qui l'ont vu à travers moi. Cette image existe encore :



le profil maya devant les pyramides, l'éclatement immobile du *maguay*, cathédrale des plantes, le jeu d'orgue des cierges sur les tombes, le voyageur qui les découvre les rebaptise aussitôt : Eisenstein. Non que le Mexique n'ait pas changé, mais certaines racines tiennent toujours — on doit quelquefois creuser un peu plus profond pour les trouver, mais elles sont là.

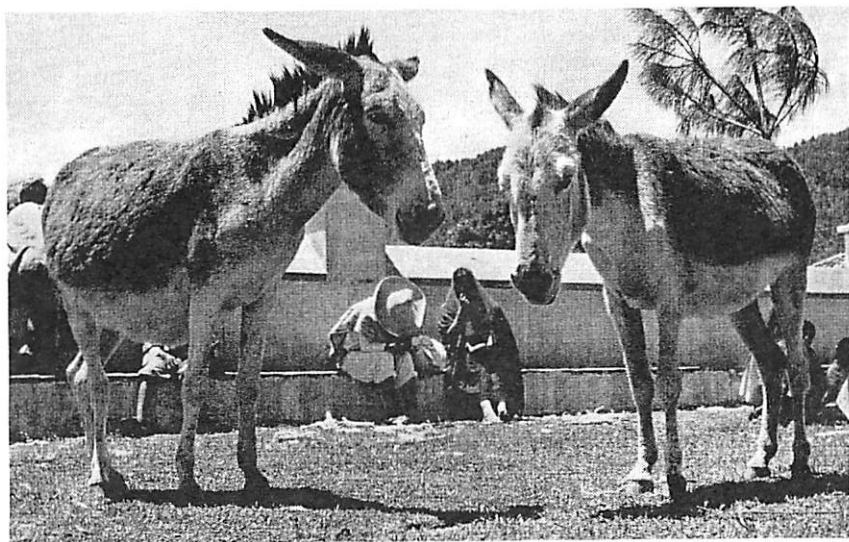
Et d'abord les masques... « qui miment leur propre histoire, celle qui les a forcés à se masquer »... « voiles tendus sur leur âme qui grimace pour les autres et souffre pour soi » (Octavio Paz). Aux approches du Jour des Morts, masques et squelettes dansent toujours la danse de la Mort conjurée, de la Mort apprivoisée, de la Mort familière, et le Mexique tout entier devient la maison des Morts.

SOY MEXICO

On meurt beaucoup au Mexique... C'est-à-dire que la mort y tient une place plus visible que dans d'autres sociétés qui la cachent ou la refoulent. Non seulement on l'associe à la vie quotidienne, mais on joue volontiers avec elle, et la mort violente y est plus fréquente et plus saugrenue qu'ailleurs. Sur le répertoire des squelettes-jouets où l'on rencontre la Mort-Cordobés, la Mort-Cosmonaute, et même la Mort-Cinéaste, petite anthologie du fait divers mexicain : il refuse à boire, on le tue (classique, quotidien) - il dit son nom, on le tue - il garde son chapeau sur la tête, on le tue - sa femme avait mis une robe neuve, il la tue - et ce thème qui revient sans cesse dans les journaux : il tue son meilleur ami. Ce qui n'est pas un phénomène sentimental, mais statistique : le meilleur ami ayant plus de chances qu'un autre d'être là, il a également plus de chances d'être tué, au moment où il devient indispensable que quelqu'un le soit.

Ce jeu avec la Mort qui fascinait Eisenstein, le film va en isoler trois phases, qui représentent une sorte d'itinéraire spirituel - celui au terme duquel le Mexique, l'homme mexicain, l'Indien originel retrouvera peut-être son identité et son visage. Ce voyage qu'il accomplit par masques interposés, par fêtes interposées, et qui mime à son insu l'aventure de son âme comme les fêtes de la première partie mimaient son aventure historique, les trois étapes en pourraient porter des titres baudelairiens : la Mort des Bêtes, la Mort des Dieux, la Mort des Hommes.





La Mort des Bêtes

Yo tambien, soy Mexico... disent doucement, discrètement les bêtes paisibles, le bœuf gris, le chat noir, le canard sommeillant à la surface du lac, le chien malin qui attend le moment où le mendiant tassé contre le mur s'assoupira pour lui chiper le contenu de son écuelle. Les bêtes ici ne sont pas exclues du cérémonial de la vie, elles en sont la branche cadette. Et chacun sait que tout homme (en tout cas, les Chamulas le savent des Chamulas) a son répondant animal, le *chulel*, qui vit dans la forêt, et dont la vie, le bonheur, la maladie et la mort se répercutent sur son maître avec la précision d'un écho.

L'amitié avec les bêtes a son jour de fête : la bénédiction des animaux, devant les églises, en janvier. Vêtus et enrubannés, l'oiseau coiffé de paille, la vache porteuse d'un énorme nœud de soie rose, un coquin canotier entre les cornes, la chatte en robe de bal, de longs gants noirs de vamp montant jusqu'à la moitié de ses pattes blanches, le canard à cartouchières, le cochon noir couronné de billets de banque s'offrent avec indulgence à la bénédiction d'un curé frénétique. « Il faut bien que les enfants s'amuse », pensent-ils en soupirant.

Ils s'amuse parfois moins innocemment. A l'image d'un coq nageant dans les dentelles succède celle d'un autre coq, suspendu par les pattes et dévoré par le soleil gris du contre-jour. C'est le jeu du coq, importé d'Espagne (on l'a vu dans *Los Hurdes*), où les cavaliers tentent à tour de rôle de décapiter le coq pendu — et, pauvre coq, y parviennent.

Tel est l'autre pôle, moins amical, du rapport avec les bêtes : leur mort n'est pas seulement un jeu, elle est une façon autorisée et immédiate de prélever sa part du mystère de la vie, sa part de sang. L'oiseau-devin qui, dans les faubourgs de Mexico, cherche avec son bec l'enveloppe dont le contenu apprendra à l'acheteur ce que le sort lui réserve, ferait bien de s'interroger aussi sur le destin de ses frères oiseaux, de ses cousins chevaux, de ses oncles léopards. Cette chasse rituelle que des hommes-léopards miment dans une arène, cet arbre magique d'où les Zinacantèques jettent des animaux empaillés à des hommes vêtus de peaux de renards, quelle est leur signification exacte, de quelle conjuration, de quel pacte sont-ils l'expression ?





Pour un animal, tout au moins, le symbolisme est clair. Et il n'est pas étonnant qu'au pays du *machismo* le taureau bénéficie d'une sorte de culte. Chez les Coras, coiffés de chapeaux à longues tiges flexibles comme les empereurs de l'Opéra de Pékin, voici entrer sur l'aire de jeu des jeunes gens qui courent, foncent, font des feintes : ce sont les *toritos*, les jeunes taureaux, qu'on course, qu'on attrape au lasso, qu'on parque pour finir dans les limites d'un marché, et qu'on vend rituellement. Identification au taureau viril, certes, mais peut-être aussi symbole du marché d'esclaves, paraphrase de la liberté perdue.

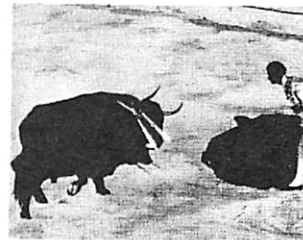
SOY MEXICO

Un vrai marché de taureaux près de Mexico : préparation de la course prochaine. Entre ses figurations mythologiques, les étapes de la vie d'un véritable taureau, élevé pour le sacrifice final.

Chez les Chamulas, une cagoule de paille tressée figure le masque du taureau. Fête syncrétique, où le taureau poursuivi tourne autour de l'église et finit par s'y réfugier. Rencontre finale du taureau, qui est toute la force vitale, mais rien que cela, et de son Juge, qui a sur lui le pouvoir de mort.

Même rencontre aux arènes de Mexico. Que le matador se moque bien du contenu magique de ses gestes, qu'ils soient pour lui un gagne-pain et un tremplin social ne change rien : Julien Sorel avait appris une autre magie, et on a beau dire, l'habit de lumières c'est quand même plus dangereux que la soutane.

Mort du taureau dans l'arène. Mort du taureau dans l'église des Chamulas. Sa carcasse de chair traînée par les mules. Sa carcasse de paille traînée par les enfants sur les marches. Sa résurrection, son assomption en *toro de fuego* promené autour de la croix. A la fin, dans les cours extérieures des arènes où l'on achève de dépecer le taureau vaincu, les enfants boivent goulûment le sang fumant. A son niveau de bonne brute, le taureau accomplit ainsi sans s'en douter les gestes et les paroles mêmes de son Juge : *prenez et buvez, ceci est mon sang*. Il se doute encore moins que le Juge à son tour jouera son rôle dans une corrida mystique appelée la Passion, complète avec *presidente* Pilate, *aficionados* juifs, banderilles d'épines, piques de centurions, *capas* de Véronique, et mise à mort.





La Mort de Dieu

Le sang que boivent ces Apôtres, dans une des nombreuses figurations de la Cène au cours de la Semaine Sainte, c'est de l'honnête *tequila*, et déjà les apôtres vacillent. Mais pas de place ici pour la moquerie. L'ivresse n'est pas seulement l'ivresse laïque, si l'on ose dire, des *pulquerias* de la ville. L'ivresse indienne est excitant de l'âme, fêlure des barrières de la raison, mise en contact avec les Génies et les forces pro-

SOY MEXICO

fondes. Un air de complot, d'attente, de Grand Soir mystique, de jam-session lente, de Vaudou immobile flotte sur cette assemblée sombre, trouée des beaux regards indiens (même si quelque peu embrumés...), parmi les palmes, les croix cloutées, les tuniques blanches et la grande poupée couronnée qui préside à tout, la Vierge de Guadalupe.

Yo tambien, soy Mexico... Ce que Dieu avait de trop abstrait, de trop tonnant, et le Christ de trop vulnérable (pas assez *macho*), la *Virgencita* l'a repris à son compte par la tendresse, la maternité, la féminité. Pas une femme mexicaine dont elle ne soit à la fois la mère et la fille, et peut-être peu d'hommes... Dans le bateau qui l'amène à Janitzio, la petite poupée de la Vierge sur les genoux d'un abbé réveur à la grâce ambiguë et mutine d'un mannequin surréaliste. Elle peut être contente : ses affaires marchent bien. Nous allons voir comment, présentée à la foule devant l'église de Janitzio, elle fait payer ses baisers, comme dans les fêtes de charité américaine. Chacun de ceux qui vient l'embrasser (sur les mains, sur le ventre, sur la bouche) dépose un peso dans la boîte tendue par le bon abbé. La caisse remplie, le cortège mystique repart dresser ses estrades dans un autre village.



A Taxco, le ton change. Ici les pèlerins ne paient pas leur bénédiction en pesos, mais en fatigue et en souffrance. Une cagoule rouge sur le visage, une poutre de trente kilos sur les épaules, les poignets enchaînés aux deux extrémités de la poutre, ils accomplissent le chemin de croix du masochisme. D'autres avancent à genoux, centimètre par centimètre, de la grille de l'église jusqu'au parvis.

Certaines femmes soucieuses de ne pas traîner leurs jupes dans la poussière se font précéder d'un tapis cycliquement renouvelé de journaux étendus. Les genoux mortifiés avangent sur le terrain bariolé des *comics* américains traduits en espagnol. La file des crucifiés volontaires attaque la montée d'un calvaire de ruelles étroites, les nuques se creusent, les fronts coulent, les dos s'arc-boutent, des visages aveugles, tendus d'étoffe rouge où la sueur dessine les contours de la Face recherchée, imitée, se tendent comme des moignons vers le soleil indifférent.



Et tout d'un coup éclate le chœur de la Passion selon Saint-Jean. Comme on traite un mélange chimique avec un de ses composants pour mieux en isoler les autres, on va traiter la Semaine Sainte mexicaine à la musique de Bach, dans l'espoir de faire ressortir tout ce qui y déborde de la chrétienté que nous connaissons. Toutes les phases de la Passion, mimées et revécues par des Indiens, suivent les chœurs et les arias empruntés aussi bien à d'autres cantates invoquant la Mort. Seulement cette mort a d'autres accents. *Komm, süßer Tod* ou *Ich wüncchte mir die Tod* ne s'adressent pas à cette Mort-là.

Plus haut, plus loin, la Semaine Sainte se déroule également chez les Yaquis. Plus de musique de Bach ici, mais le son réel de ces flûtes, de ces plaintes qui s'étalent dans le vide du haut-plateau, dans cette lumière un peu grise au centre de laquelle un gibet tient lieu de croix.

De tout ce que leur ont enseigné les prêtres à l'époque où ils venaient jusqu'à eux, les Yaquis n'ont retenu qu'une chose : c'est que

les Juifs, *los Judios* (dont ils n'ont bien entendu jamais vu un spécimen) sont des affreux. Juif devient ici synonyme de pécheur et, par amalgame, de damné. On se dispute donc pour jouer les rôles de Juifs pendant la Semaine Sainte, puisque à ceux-là tout sera permis. Le plus étonnant c'est la représentation physique desdits Juifs : sous quelle influence les Yaquis sont-ils arrivés à créer ces masques à grand nez, à barbe de rabbin, qui soudain font pénétrer dans le décor de Viva Villa le monde de Chagall?



Et par un acte stupéfiant d'intuition métaphysique, les Yaquis font culminer leur semaine sainte, non dans la crucifixion de Jésus, mais dans la pendaison de Judas. Mais quel Judas : amené sur un âne et entouré de rameaux, présenté aux *excuses* des Juifs qui défilent devant lui en s'accusant — le Singe de Dieu. Et lorsqu'à la fin (pendaison et crucifixion étant de toute façon des activités trop silencieuses pour le sentiment mexicain) Judas bourré de fusées et de pétards explose dans un grand tourbillon pré-atomique, on ne sait vraiment plus qui, du vrai ou du faux Jésus, de Dieu ou de son Singe, a donné sa vie pour les hommes. Sur un bûcher où sont jetés tous les masques de Juifs, les morceaux de la victime expiatoire achèvent de se consumer parmi les derniers éclairs des *cohetes*. Le soleil se cache, le voile du temple se déchire, un rideau de poussière cache les hommes. Dieu est mort.





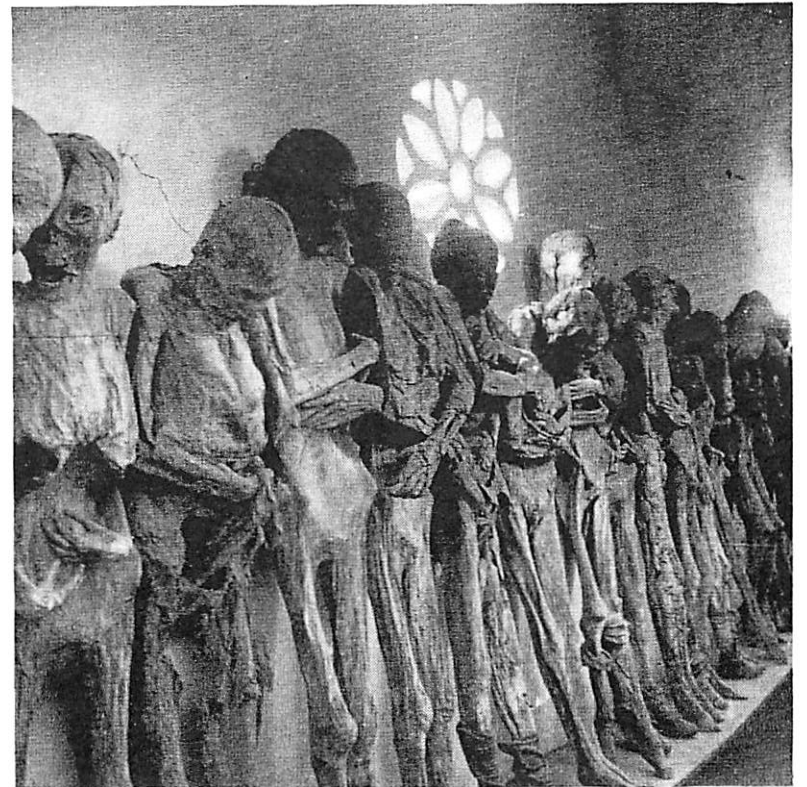
La Mort des Hommes

Nous venons de voir des masques de carton déformés, corrodés par le feu. Nous en avons vu d'autres, fous, grimaçants, et les masques de mort ont ponctué tout cet itinéraire. Mais aucun sans doute ne tient en face du Masque des Masques : ces visages offerts jaunés, bleutés, blanchis, ces visages offerts dans les cryptes, ou dans des niches en plein air, certains refermés sur quelque chose d'indicible, certains figés dans un cri éternel. La Mort, la hideuse, l'incompréhensible, la pas-vraie.

Que des vivants viennent regarder ces momies en les identifiant, en *reconnaissant* en elles des parents, des amis, en poursuivant avec elles un dialogue de vivants... nos visites au cimetière s'en trouvent brusquement bien hypocrites, et nous devons nous avouer que ce n'est pas aux morts, à « nos morts » que nous nous adressons, mais à des vivants prolongés, à des masques de vivants, justement. Dernier paradoxe du Mexique : le seul visage non masqué est celui que nous n'osons pas regarder.

SOY MEXICO

D'où vient alors que le Jour des Morts, chez les Indiens, a un autre accent encore? Cette continuelle présence de la mort qui partout ailleurs la rend, sinon supportable, du moins intégrée dans un rythme familial, d'où vient que les Indiens y ajoutent une note de désespoir irrémédiable? Ne serait-ce pas qu'à la conscience de leur mort en tant qu'hommes, c'est-à-dire cellules vulnérables et renaissantes d'un grand corps en bouillonnement, s'ajoute la conscience de leur mort, définitive celle-là, *en tant qu'Indiens?*



Dans la nuit du 1^{er} novembre, les familles se groupent autour des tombes. Les cierges plantés par brassées sont les racines inversées des morts. La lumière est leur signe, leur langue, leur unique moyen de communiquer avec les vivants. On leur porte des cadeaux de sucre : crânes, animaux, jouets, et même petite télévision. Les morts en ont l'odeur, les vivants la saveur. On communique par le goût, on communique par la musique. Des harmoniums, des harpes jouent pour les morts. Mais ces beaux visages, ces beaux regards indiens, accomplissent-ils un rite de protection et d'intégration qui les rendra, le lendemain, confirmés dans leur situation de vivants, ou sont-ils déjà du côté des morts?



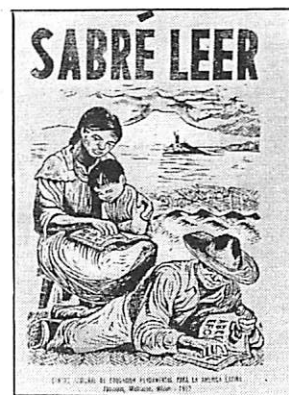
Dans la forêt, vivant de chasse et de cueillette, vivent les derniers Lacandons, descendants des Mayas. Combien en reste-t-il? Quelques dizaines, disent les livres. Bien sûr, la fin d'un groupe ethnique ne signifie pas l'anéantissement d'une « race », encore moins celle de tout un peuple. Mais si l'on attache une certaine importance à la diversité humaine, à la richesse de l'orchestration humaine, comment ne pas entendre dans son propre sang la signification profonde de cette lente Saint-Barthélemy des Indiens, commencée avec le premier massacre d'Aztèques par un officier de Cortés pris de panique, et qui dure sous nos yeux. Inutile pour le ressentir d'être une belle âme ou un champion des causes perdues. Les vraies émotions passent toujours par la conscience de soi, et il suffit de penser qu'une certaine évolution du monde, un certain « ordre des choses » assassinent de la même façon, lentement, l'Indien en chacun de nous. Ces beaux Indiens en robe blanche, nous les savons en tout cas condamnés, et le seul point incertain est de savoir si c'est dans vingt ou cinquante ans que disparaîtra, dans la forêt ou à l'hôpital, le dernier des Lacandons.

Mexico. 16 septembre. Dans la nuit chaude, dix mille personnes sont rassemblées pour entendre et reprendre le cri de l'Indépendance poussé en 1810 par le curé Hidalgo. Fête de l'Indépendance, fête de l'identité. Le Mexique s'est choisi ce jour-là, et quelles que soient les contradictions de la liberté, celle des peuples comporte quelque chose d'irréversible.



Yo tambien, soy Mexico. La dernière voix que nous entendons, c'est celle qui n'existe pas encore, celle de l'enfant qui n'est pas né, ou qui naît peut-être à cette minute, dans une maison de Puebla, une hutte de la forêt, une clinique de Mexico ou en plein air, sur le grand plateau des Yaquis, dans une couverture apportée à la hâte, parmi le trépignement des bêtes intéressées. Et si cet enfant est indien (mais qui n'est pas un peu indien au Mexique?) c'est en lui que prendra forme le destin d'un peuple à qui la terre fut volée, la liberté volée, l'âme volée, et qui existe encore. Dans la brume presque tibétaine de leurs montagnes, les Chamulas apprennent la démocratie, apprennent à élire leurs chefs. Dans les villages privés d'éducation et d'hygiène, de jeunes maîtres enthousiastes organisent l'apprentissage du XX^e siècle par des jeux et des spectacles de marionnettes.

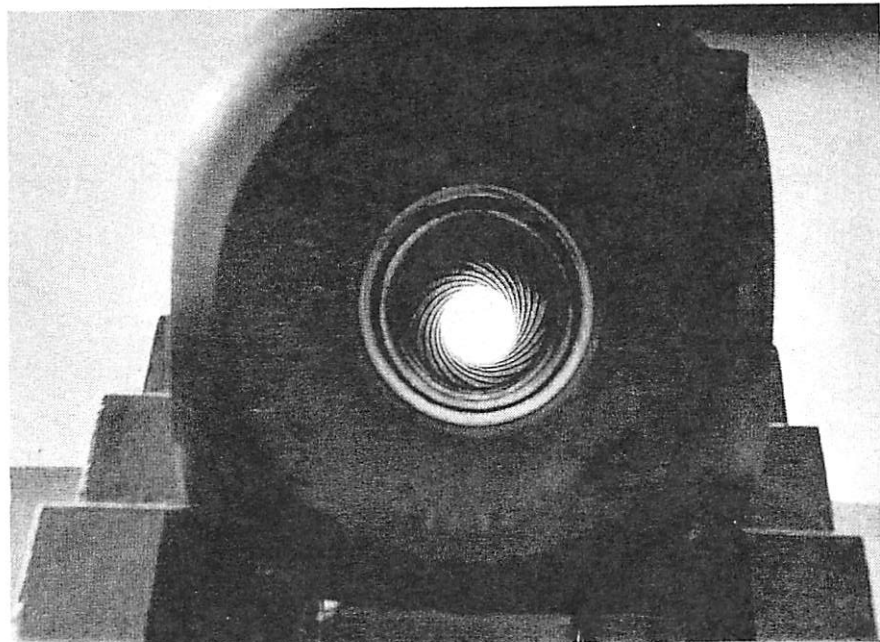
Nul ne peut dire encore si la fatalité indienne sera tournée, si c'est enfin dans l'Indien que le Mexique se libérera de la corruption, de la colonisation économique, de la névrose des riches et du fatalisme des pauvres. Mais si elle l'est, ce sera par moi, qui n'existe pas encore, qui ne suis pas encore né, ou qui nais peut-être à cette minute, pendant que vous regardez la fin de ce film, dans cette salle. *Yo tambien, soy Mexico.* Moi aussi, je suis le Mexique. *Yo solo, soy Mexico.* Moi seul, je suis le Mexique.



Avec ses quatre dromadaires
Don Pedro d'Alfaroubeira
Courut le monde et l'admira.
Il fit ce que je voudrais faire

Si j'avais quatre dromadaires

Sujet : Un photographe amateur et deux de ses amis commentent des images prises un peu partout dans le monde.

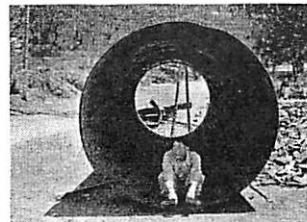


Première partie

LE CHÂTEAU

P — La photo, c'est la chasse, c'est l'instinct de chasse sans l'envie de tuer. C'est la chasse des anges... On traque, on vise, on tire et -clac! au lieu d'un mort, on fait un éternel.

C — En somme une espèce d'art inférieur, l'art de regarder l'art.



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES (1966)

Réalisation et photographies
Chris Marker

Récitants
Pierre Vaneck
Nicolas Yumatov
Catherine Le Couey

Musique
Lalan et
Trio Barney Wilen

Assistants
J.F. Larivière-Brochard
Christine Lecouvette
Wolfgang Theile

Ingénieur du son
Antoine Bonfanti

Banc-titre
Seria

Laboratoire GTC

Producteurs exécutifs
Henri Régnier (Allemagne)
Claude Joudioux (France)

Production
Norddeutscher Rundfunk (Hambourg)
APEC (Paris)

Note : Ce film est entièrement composé au banc-titre, à partir de photos fixes prises dans vingt-six pays entre 1955 et 1965.



P — L'art, mes frères, n'est pas inférieur ou supérieur, il est l'art. Il n'a pas toujours de quoi s'en vanter, ce n'est pas une qualité, c'est... une nationalité si tu veux. Un Chinois bossu ne cesse pas d'être chinois.

C — *(entre les dents)* — Pas encore...

P — Il y a la vie, et il y a son double, et la photo appartient au monde du double, eh! *(ceci prononcé à l'italienne, avec geste d'évidence des deux mains)*. D'ailleurs c'est là, c'est là qu'il y a un piège. A force de t'approcher des visages, tu as l'impression que tu participes à leur vie et à leur mort de visages vivants, de

SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

visages humains. C'est pas vrai : si tu participes à quelque chose, c'est à leur vie et à leur mort d'images... *(un temps)*.



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

N — Oui, c'est ça... C'est un peu comme la Télévision... qui transforme tout en télévision, tout ce qu'elle touche, tout en prétendant qu'elle représente la vie... Tu n'es pas informé sur le monde, tu assistes au spectacle du monde.

C — C'est très bien, la Télévision. Ça bouge, c'est gai, on dirait un aquarium avec des perroquets à l'intérieur.

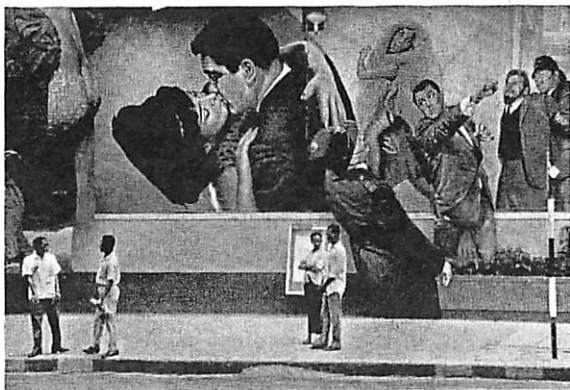


P — Mais oui c'est très bien... Le cinéma aussi. C'est formidable de voir Hiroshima à la Havane, Viridiana à Tokyo, Richard III à Shanghai et n'importe quoi n'importe où...

N — Avec la censure, tout de même. A Tel-Aviv, on censure Goya.

P — Non, ce que je veux dire, c'est que dans tous ces trucs, photo, cinéma, télévision, il y a une espèce de jeu de balance entre le réel et l'imaginaire qui devait être évident pour... les Grecs, les gens du Quattrocento... et qui est complètement brouillé.





SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

N (*proverbial avec l'accent*) — Quand on parle de Dieu, on en voit les cornes.

P — J'aime mieux les inconnus. D'abord quand ils ne te soupçonnent pas, que tu les attrapes comme ça au jugé... Ça te donne un très étrange sentiment de possession, le fait qu'ils ne sauront jamais que leur image existe, que tu es seul à savoir... Ensuite quand le jeu de cache-cache commence. Tu as tiré le premier, c'est entendu, mais eux aussi t'ont vu, vous êtes à égalité... Et puis enfin quand ils acceptent, quand ils t'offrent leur visage et leurs gestes, quelquefois le même geste aux deux bouts du monde...



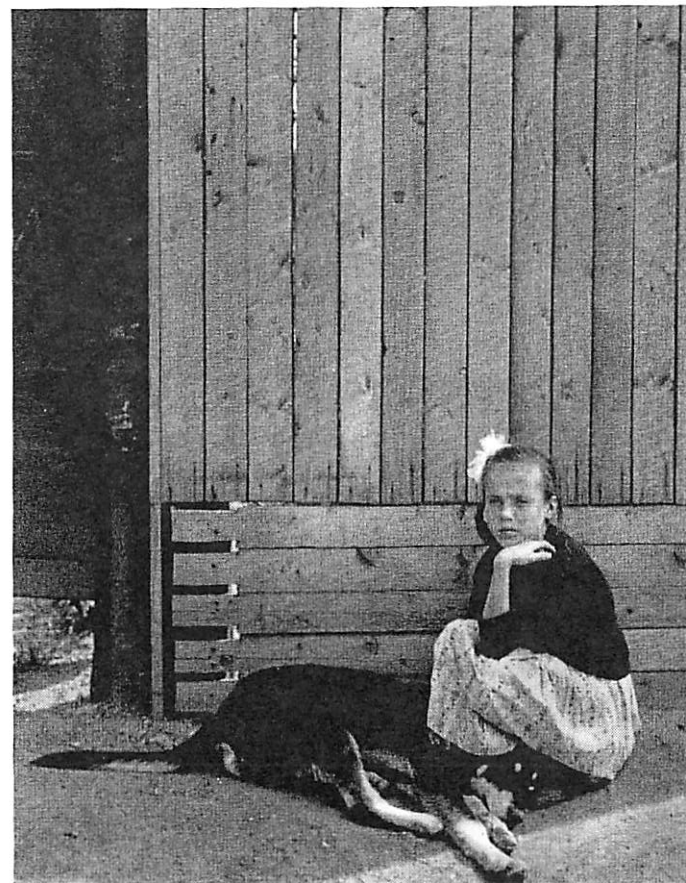
Je vous assure que quand on débarque à Bangkok et qu'on voit ce que le cinéma occidental offre comme matériau à l'imaginaire des Bangkokois, on reste pantois... C'est la confusion totale, le rêve et la vie passent par le même tuyau... Tiens, celle-là c'est une bagarre sur un marché coréen. C'est deux fantômes qui se croisent sans se toucher, peut-être sans se voir. Vous avez vu des photos de hold-up prises par des caméras cachées? Personne n'a l'air d'y être. Comme là : la main est là, le regard ailleurs, le reste nulle part, personne n'a rien vu, et tout le monde croit avoir vu quelque chose. Ils le croient parce qu'ils ont vu des films, et personne n'est là pour leur dire que le roi est nu, enfin, invisible... Les plus astucieux sont encore les Chinois qui collent au-dessous du vrai Mao son portrait agrandi dix mille fois.

N — Hé mais, c'est Guy Mollet...

P — Grandeur nature, passant la douane à Tel-Aviv.

G — Et ça?

P — Haroun Tazieff au fond d'un volcan en Islande. Et Lurçat en Chine. Il m'avait écrit « C'est la première fois que je suis photographié avec un Dieu. »



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

Ceci dit, j'adore le côté album de famille, les amis, les copains...

N — Et voici Madame Varda...

P — A Moscou, dans l'église de...

N — Kolomenskoïé. L'église même, bonnes gens, où Ivan le Terrible se retira pour méditer.

P — Ah! j'en ai, des endroits illustres : la mairie d'Ambert, le Parthénon... la Chartreuse de Parme transformée en maison de rééducation, l'île de Circé, le carrefour où Œdipe a tué son père...

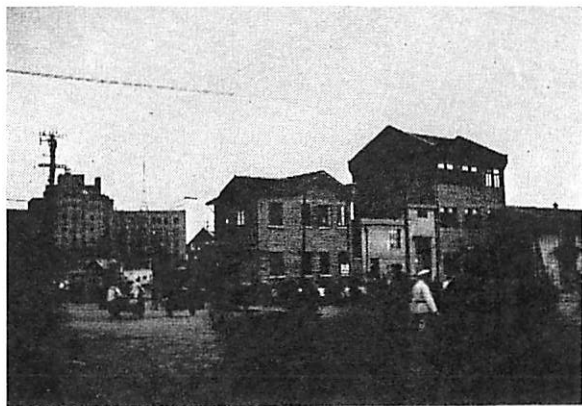
C (*gourmande*) — C'est vrai?

P — Ici même. « Au point de rencontre de trois chemins. » Sophocle.

C — Et ça, c'est Confucius?

P — Presque. C'est Malraux. Le Shanghai de « la Condition humaine ». « Tchen tenterait-il de lever la moustiquaire? » S'il faut en croire mon interprète, voilà l'emplacement du préau où Katow a donné son cyanure avant d'être brûlé vif.

C — C'est un mot affreux : emplacement. Ça ne s'emploie que pour des choses qui n'existent plus.



P — Ou qui n'existent pas encore. L'emplacement de la villa d'Horace... Vous savez qu'il y pousse une espèce de roses blanches unique au monde? Et vous connaissez le cœur en pavés du quai Conti?

N — L'emplacement du cœur de Paris.

C — Non, puisqu'il existe.

P — Il n'existe plus. La ville de Paris, toujours soucieuse de modernisation, a tout repavé. Et apparemment personne ne s'est soucié de cette histoire de cœur.

N (*publicitaire*) — Heureusement, notre photographe était là!



P — Oui, je suis un petit Plutarque pour les choses inutiles... Sans moi, qui saurait qu'il y avait le cinéma Bijou, et qu'un jour le café Pur Moka valait 15 centimes? J'ai même fait mieux, j'ai fait justice d'une calomnie historique. Les journaux avaient accusé Fidel Castro d'avoir fait cadeau à Khrouchtchev d'une molaire de Napoléon...

N — Horreur!

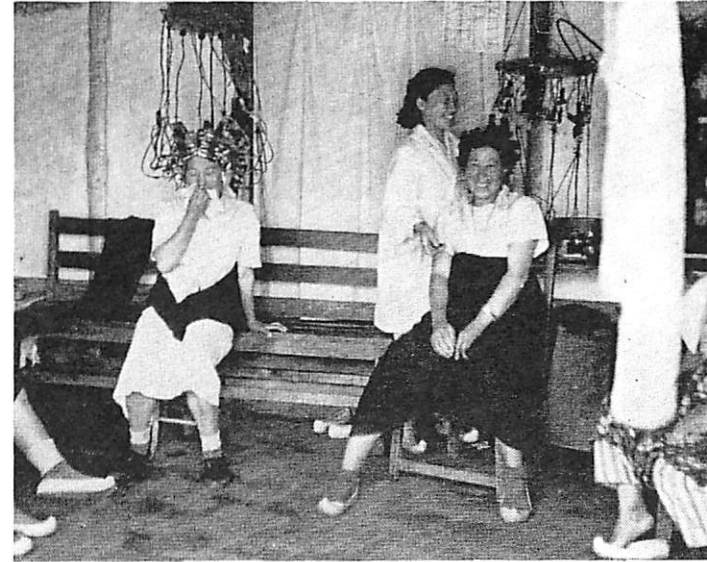
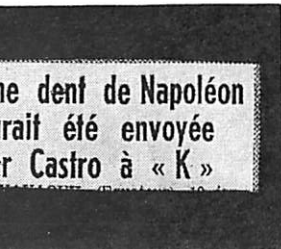
P — Eh bien c'était complètement faux! Je suis allé à Cuba quelque temps après, et j'ai vu les collections de Julio Lobo, c'était un gars qui devait se sentir des affinités avec Napoléon, il faisait venir des statues, des meubles, des chapeaux par bateaux entiers... C'est devenu un musée populaire. Et je l'ai vue, cette molaire... La voilà!

N — On est fait chevalier des Arts et Lettres pour moins que ça.

P — Écoutez, il y a une chose en tout cas qu'on peut dire modestement de la photographie, c'est qu'elle fait plaisir. Le nombre de fois où je me suis fait dire « merci » par des gens qui savaient très bien qu'ils ne verraient même pas leur photo... Même dans des situations bizarres. Des dames qui se font coiffer, par exemple. La baronne Staff leur déconseille même de se montrer à leurs maris. Bon, c'est Paris, c'est Babylone... Mais en Corée, à Pyong-Yang, j'entre comme ça, pour voir, et toutes les dames se mettent à rire... Alors pourquoi, à Cuba, des coiffeurs qui opéraient à ciel ouvert et en plein jour se sont mis à me poursuivre en hurlant et en brandissant leurs ciseaux... ça, c'est le mystère!

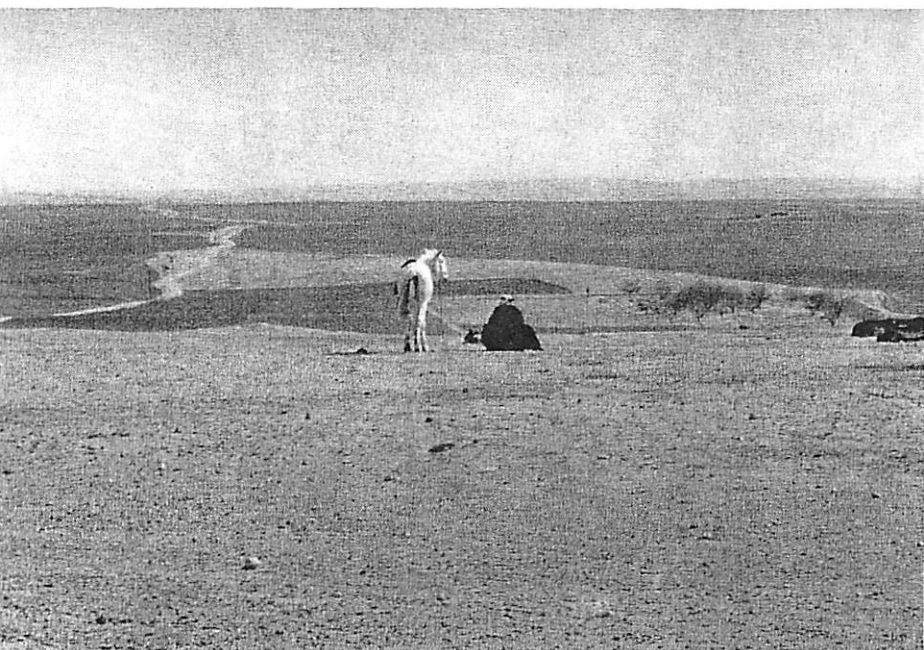
(Carton :

« Puisque ces mystères me dépassent, feignons d'en être l'organisateur » — Le Photographe des Mariés de la Tour Eiffel, de Jean Cocteau.)



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

P — Ça, c'est la devise de tous les photographes... C'est vrai qu'on triche. Entre le cercle polaire et le fond du Négev, il se passe forcément des choses. Le soleil se lève, entre autres. Eh bien c'est comme pour les gens saisis à l'improviste, on ne peut pas se défendre d'un certain sentiment de possession, comme si ces aubes, on les avait... organisées... *(un temps)*. Et puis je ne sais pas, ce sentiment de rassembler le monde, de le réconcilier, de mettre tous les fuseaux horaires à plat... Ça doit faire partie de la nostalgie de l'Eden : qu'il soit partout la même heure. Moi je ne résiste pas à ce genre de films qui vous promène d'une aube à l'autre en disant des trucs comme : Il est



six heures sur toute la terre, six heures sur le canal Saint-Martin, six heures sur le Göta Canal en Suède...

(la fin du texte s'enchaîne avec la voix de Pierre qui dit sur un tout autre ton, celui d'un commentaire de film, très Vaneck :)

P — Il est six heures sur toute la terre.
Six heures sur le canal Saint-Martin.
Six heures sur le Göta Canal, en Suède.
Six heures sur La Havane.
Six heures sur la Cité Interdite de Pékin.
Le jour se lève sur Bruxelles
et sur Prague,
sur Téhéran
et sur Berlin.





Le dernier passant de la nuit sur le parvis
Notre-Dame,
et dans une rue d'Amsterdam, les premiers
du jour.
Il y a déjà du monde sur la Promenade des
Anglais
mais un seul Chinois sur la promenade des
Chinois.
Les fontaines de la Villa d'Este se mettent à
couler
à la même heure que celles de Rome, les
jolies nymphes de la Piazza Esedra.

SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

Un train entre en gare de La Ciotat.
Un train entre en gare de Jérusalem.
Une gare de sous-préfecture pour la Jérusalem
terrestre.
Les trains chasse-neige attendent en gare
de Kiruna.
De la gare de Tokyo, sort le train le plus
rapide du monde.
Il croise des trains de banlieue, pleins de
Japonais qui dorment encore,
déjà épuisés, déjà mangés par la ville.
Il y a de nouvelles affiches dans le métro de
Paris,
et dans le funiculaire de Lausanne, des
pancartes cabalistiques.



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES



Un cochon yougoslave considère la journée à venir.

A Paris, des jeunes filles se présentent à un concours d'Idoles.

A Santiago de Cuba, commence une opération à cœur ouvert.

Santiago de Cuba, les corps les plus libres du monde.

Le jeu de la rue commence. Des trottoirs de Santiago

aux trottoirs de Tel-Aviv,
aux trottoirs de Moscou.

Au studio Mosfilm, Tatiana Lavrova se prépare à tourner.



A La Havane, on distribue des *pièces capitalistes*, c'est-à-dire des pièces détachées de voitures américaines ou françaises comme ce modèle 1950 annoncé à Shanghai, et qui n'est jamais arrivé.

Un chien soviétique à Moscou,
un chien bourgeois à Paris,
une parfumerie d'Oslo qui invoque
la Nefertiti de Berlin.

Loterie à Cuba,
loterie à Lisbonne,
et pour le Japonais, sa petite loterie personnelle :

le Pachinko.

Des Chinois vont à un meeting.

Des Coréens vont à un meeting.

Ils croisent des porteuses de fardeaux,
des jonques aux gros yeux.

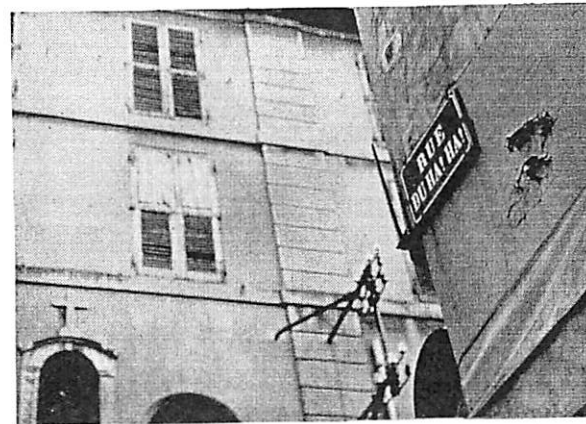
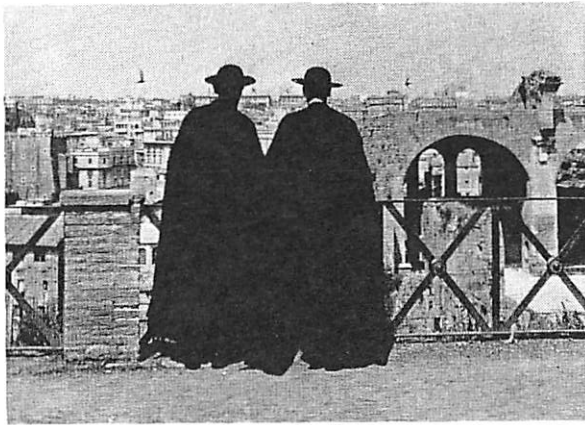
Le jeu de la journée commence.



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES



Et dans toutes ces foules
il y a des gens différents des autres.
Ils se distinguent par leur robe, par leur
uniforme,
et du haut des balcons des villes, ils entendent
la Voix infatigable qui dit : « Un jour, tout
cela vous appartiendra »...



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

(un long temps — la conversation doit avoir continué, car on la reprend en marche)

C — Qu'est-ce que c'était? une catastrophe?

P — Un tout petit incendie, le dernier étage d'un marchand de meubles, je crois. Mais les gens étaient fascinés. Et fascinants, pour moi en tout cas. J'ai un ami suédois qui affirme que les pompiers scandinaves sont des pyromanes, qu'ils refusent d'éteindre les incendies... Je suis repassé à plusieurs reprises, les mêmes gens étaient là, pendant des heures. Bouleversés que quelque chose soit arrivé. Évidemment, à Naples il arrive quelque chose toutes les minutes, à Oslo jamais rien. J'ai rarement vu autant de Norvégiens passionnés. Il y en avait de ravis, d'autres inquiets : ils redécouvraient l'existence du hasard.



N — Et les plastiquages à Paris, tu te souviens? Le tout premier, celui de la permanence du Parti rue du Vieux-Colombier?

C — Et la nuit du putsch?

N — Moi j'ai défendu Orly, cette nuit-là.

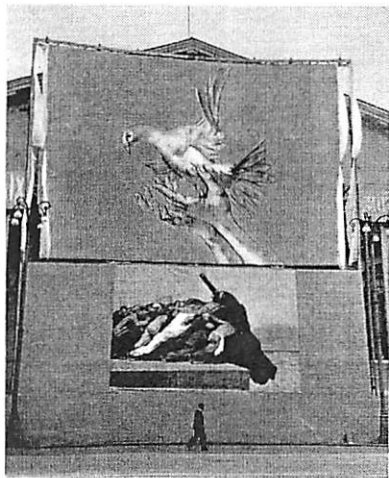
P — Non, c'est moi.

C — Je connais quinze personnes qui ont défendu Orly toutes seules cette nuit-là.

P — En tout cas c'est ça : les gens ont toujours eu la curiosité des catastrophes, c'est un fait. Mais là, à Oslo, à Paris, c'est autre chose, c'est un abîme qui s'ouvre, c'est la Métamorphose : on s'endort bercé de tous les sacrements de la société de consommation, et on se réveille avec douze pattes. Ou des tanks.

N — On se réveille avec la guerre civile, ou la guerre. Mais ça...





C — Ça, c'est la guerre à Alphaville?

N — Non, c'est la paix à Moscou, du temps de la guerre au Vietnam, justement, la première... Remarquez que c'est le même enjeu. Là on vous dit : vous voulez la paix? Balancez les tanks à la flotte. Ici : vous voulez la paix? Achetez à crédit.

C — Il y a une nuance.

P — Mais bien sûr, le chantage à la sécurité est toujours ignoble. Mais en même temps c'est touchant, c'est enfantin, ça s'enracine dans un besoin de paix, dans le rêve d'un état de paix que l'humanité en fait n'a jamais connu, qu'elle ne connaît toujours pas, mais pour lequel elle est prête à payer toutes les recettes, tous les philtres... C'est pour ça que le langage de la publicité sonne un peu comme les injonctions des grimoires, tu sais : Mettez un tigre dans votre moteur...

N — Mettez une chouette dans votre tisane...

C — Mettez une otarie dans votre orchestre...

SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

N — Sinon, ça sera votre fête... Tiens à propos de fêtes, voilà la quinzaine commerciale de la rue Mouffetard. Je vous jure que des cors de chasse sonnont taïaut, taïaut sous la flotte en bas de la rue Mouffetard un matin de semaine, c'est à se flinguer.

C — Ça c'est la fête au Japon?

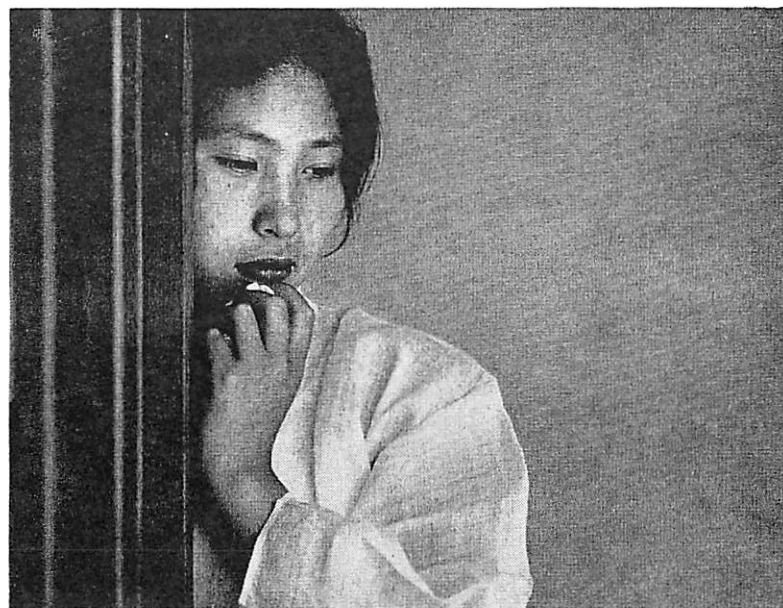
P — Oui, c'est moins innocent que la rue Mouffetard, mais ça n'est pas plus drôle.

(un temps)

P — Eh bien, voilà un critère. Il en faut, que diable... En Corée, j'avais des moments de... perplexité, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais l'idée que jamais aucune de ces jolies filles ne serait forcée de se vendre à des affreux, ça c'était une certitude.

N — Je ne te savais pas tellement porté sur la vertu.

P — Pas sur la vertu, sur la liberté.



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

P — En attendant, les avancés de la consommation viennent se promener chez les attardés, pour voir comment ils sont faits. Ça les intrigue. A Bangkok justement, je me souviens d'une vieille Américaine qui regardait un petit singe. Le singe battait des mains, remuait la queue. Au bout d'une minute, la dame a demandé : est-ce qu'il est vivant?



N — En attendant, c'est important d'avoir quelque chose à vendre. C'est un moyen de créer la communication. Ce n'est sûrement pas le meilleur, mais c'est le seul. Quand on n'a rien à se vendre, on n'a rien à se dire.

P — Et il y a le super-paradis, le super-marché...

C — Ah! alors là c'est le délire, c'est la folie... quand la même personne éprouve les joies conjuguées du vendeur et de l'acheteur... ça devient de l'hermaphrodisme.

P — Évidemment, on se dit quelquefois que les choses pourraient être mieux réparties, qu'avec toutes les choses inutiles qu'un client de supermarché hermaphrodite se refille dans son délire de consommation, on pourrait déjà aider un peu les gens devant lesquels il s'attendrira en ouvrant sa Télévision... Mais je rêve. Chacun sait que l'expansion est en marche, et qu'il suffit d'attendre : les jolies dames du marché flottant de Bangkok, elles les auront, leurs machines à laver...



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

C — ... écoute, ces pauvres touristes, il faut bien qu'ils en profitent, de ce qui reste. On ne saura bientôt plus si on est à New York ou à Maine-Montparnasse.

P — On est à Maine-Montparnasse.

C — Mais ça, c'est New York.

P — Niet. Bruxelles.

C — Et là?

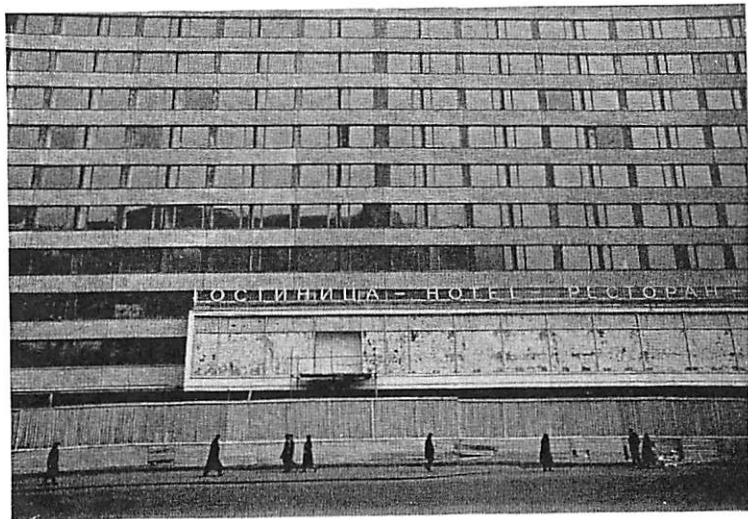
P — Stockholm.

C — Ça, ça n'est pas New York.

P — C'est La Havane. Don de la société Hilton au peuple cubain.

C — Et ça, c'est New York?

P — Non, c'est Moscou.



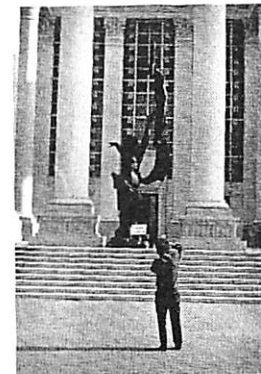
(indicatif : Gavarit Moskva...)

N (déchiffrant) — *Zakrit na remont'...* — Fermé pour réparations. Pas de doute, c'est Moscou. C'est le bâtiment des spoutniks et des vostoks à l'Exposition industrielle.

P — Ceux que les petits Coréens applaudissaient quand j'y étais comme des victoires du socialisme.

C — Qu'est-ce que c'est maintenant? Des victoires du révisionnisme?

N — Un jour on y verra des Martiens, c'est sûr. En attendant on y décrit les fusées géantes, les stations de l'espace. C'est un endroit fabuleux.



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

C — Ça, c'est pas New York, c'est le musée de l'air à Meudon. C'est plus artisanal, mais c'est l'autre bout de l'histoire.

N — La même histoire...

P — Pas tout à fait la même. Nungesser et Gagarine, c'est pas pareil.

(N et C se récrient ensemble)

C — Ça c'est du romantisme...

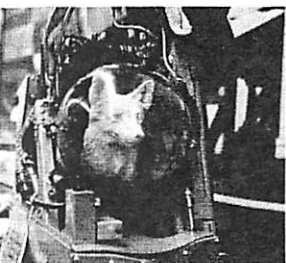
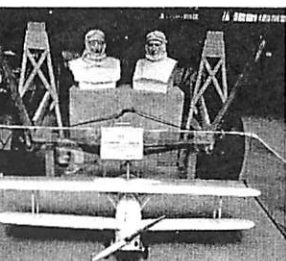
N — Parce que tu avais dix ans au moment de Nungesser et Coli.

P — Non, mes bons amis, pour une raison bien simple : c'est qu'à ma connaissance, aucun chien n'a jamais traversé l'Atlantique en avion.

C — C'est là qu'ils achètent leurs chiens, les cosmonautes?

P — Les cosmonautes je ne sais pas, mais les piétons, oui. C'est le marché des animaux à Moscou.

(autre ton — cette fois c'est un monologue intérieur)



Pourquoi est-ce que j'aime tant les Russes?

Ça doit se voir un peu sur mes images, mais il faudrait leur faire comprendre... Je ne suis pas naïf. Je sais bien que ces mêmes gens que j'ai photographiés dans un moment de bonté ou d'humour, ce sont les mêmes qui peuvent applaudir quand un écrivain est condamné à sept ans de cabane parce qu'il a déplu à deux douzaines de vieux crabes... Les mêmes. Ceux qui sont capables de jouer comme des gosses avec une roue volante ou un pistolet à eau. C'était épique, les pistolets à eau. Dans la semaine où on les a importés d'Allemagne de l'Est, on ne pouvait pas sonner à la porte d'un ami sans recevoir un jet d'eau dans la figure... Ça fait déjà un bout de temps. Souviens-toi, Varvara. C'était encore le temps du mausolée biplace, on descendait encore la Volga à bord du « Joseph Staline » et il faudrait





encore un hiver pour que les petits chaperons rouges puissent traverser le parc Gorki sans rencontrer de moustaches. C'est là-dessus qu'ont débarqué les dix mille participants du Festival de la Jeunesse, à bord d'un bateau qui s'appelait Molotov quand il avait quitté Leningrad, et Baltika quand il y était revenu... C'était encore mieux que les pistolets à eau. On voyait dans les rues des espèces de petits systèmes planétaires : un étranger au centre, et tout autour, les Moscovites qui jouaient avec. Tout ce qui allait secouer les idées toutes faites des Russes sur les étrangers, mais encore bien plus celle des étrangers sur les Russes, était déjà contenu dans cet été-là. C'est l'été où on a entendu pour la première fois les *Soirs de Moscou*, de Soloviov-Sedoi, c'est l'été où des milliers de gens ont découvert la gentillesse russe, la curiosité russe, et cette force du cœur qui fait que là-bas l'amitié *charge* comme la cavalerie... C'est aussi l'été où on a vu pour la première fois les filles jouer avec les signes d'une coquetterie étrangère, et pour la première fois depuis la guerre, le drapeau américain déployé... Celui-là, il devait reve-



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

nir moins innocemment, deux ans après, à l'Exposition américaine de 59. C'était la grande opération séduction. Abraham Lincoln avait épousé Marilyn Monroe, et ils avaient eü beaucoup de petits frigidaires. Les Russes considéraient tout ça avec beaucoup de sérieux, une pointe d'envie, mais beaucoup plus de jugeote que prévu... On avait mobilisé Marian Anderson et Mickey Mouse, qui s'en trouvait tout rajeuni... Évidemment, la plupart des hommes se concentraient sur les bagnoles, et la plupart des femmes sur les présentations de modes...



Comme on sait que les Russes aiment les livres, il y avait une belle bibliothèque. On y trouvait même *la Question* d'Henri Alleg. Suivez mon regard : ce n'est pas nous, Américains, qui irions faire une guerre coloniale... Le lieu des plus grandes joies, c'était bien sûr la distribution des bols en plastique, sortis tout chauds d'une grosse machine — et celui des plus grandes perplexités, bien sûr, l'exposition d'art contemporain.



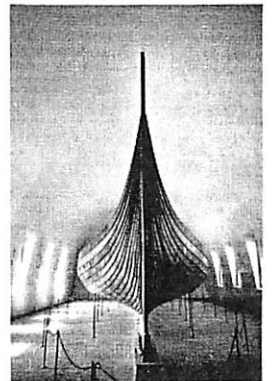
(on rattrape la conversation)

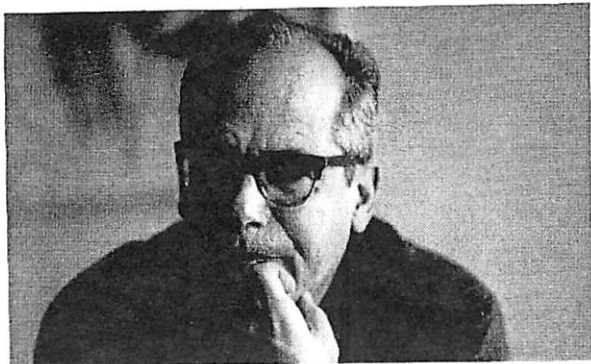
P — J'aurais voulu aussi qu'ils voient ce morceau du cargo *Le Coubre*, vous savez, celui qui a explosé dans le port de La Havane, et dont les Cubains ont fait un monument, simplement par le changement de regard...

(reprise du monologue intérieur)

P — Là je devrais me lancer dans un grand éloge du regard russe, mais si je dis tout ce que je pense, je vais me faire traiter de raciste. C'est pourtant vrai qu'il existe une ligne du regard comme une ligne de la vigne... Il n'y a pas de regard américain, pas de regard scandinave, il y a un regard nègre, un regard juif, un regard russe... Si je dis que c'est une lumière qui brille chez les pauvres et qui s'éteint chez les riches, je vais me faire engueuler par les Russes... C'est aussi le regard des icônes. Parlons-en, des icônes... Un peuple qui a eu cette peinture-là, qui a ce regard-là, et résultat, la Galerie Tretiakov... *(un temps)* C'est tout de même curieux que les Vikings aient su ce que c'était qu'une forme, et pas seulement une forme utile, une forme belle à couper le souffle, et que des Académiciens soviétiques n'aient pas l'air de soupçonner que ça existe. C'est vrai que maintenant il y a une espèce de pop'art officiel qui est assez chouette mais tout de même... *(il repasse au ton de la conversation)* Moi, je voudrais pouvoir mettre tous les défenseurs de l'académisme dans un grand bateau...

C — Et le couler?





P — Non non, l'amener en rade de Cienfuegos, à Cuba. J'ai un ami, il s'appelle Samuel Feijoo, il dirige là-bas une école pour les paysans... Voilà la sculpture d'un paysan. Il a appelé ça « la Faim » avec ce commentaire : la Faim n'a pas de visage... Et celui-là : « la Pensée ».

(un temps)

N — Tu sais, ça ne vaut pas seulement par rapport au réalisme socialiste...

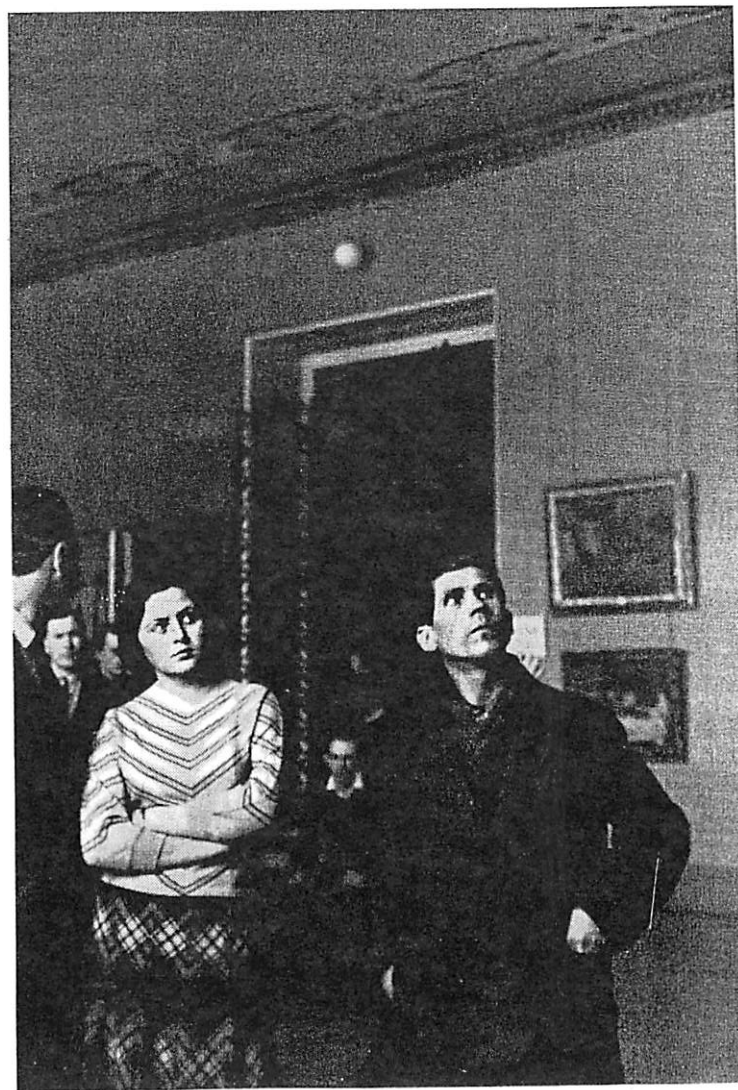
P — Mais bien sûr, ça s'adresse aussi bien aux avaleurs de Jocondes. Quand une paysanne de Dalécarlie découpe des images de voitures et les colle sur son lit parce qu'elle en a *besoin*, c'est un mouvement vers l'art plus vrai que de suspendre une reproduction de Van Gogh au-dessus d'une commode de Lévitán.

N — Tu parles du peintre, bien entendu.

P — Bien entendu. N'empêche qu'il n'y a pas que la galerie Tretyakov à Moscou. Il y a le musée Pouchkine, avec des Picasso et des Renoir, admirables... C'est là que les Russes viennent apprendre que la peinture existe. Ils disent quelquefois qu'ils ne comprennent pas Picasso. Mais ils ont une façon de se planter devant lui en disant « Alors quoi? », et Picasso est forcé de répondre.

SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

Tandis que les trois quarts du temps, les regards d'approbation des Parisiens qui comprennent, Picasso s'en fout.



(on passe au monologue intérieur de Nicolas)

N — Il cause, il cause, mais qu'est-ce qu'il dirait s'il était né russe, comme moi? Quand il photographie une réclame de maquillage, une chemise extravagante avec Brigitte Bardot, Lucia Bosè et Marina Vlady, la version moscovite de la Vespa ou une vendeuse de la rue Gorki, quand il trouve un orchestre de jazz au fin fond de la Sibérie ou un self-service dans la banlieue de Moscou, il a beau délirer sur le regard russe et sur l'âme slave, il pense en Européen. Il pense : dégel, élévation du niveau de vie, libéralisation, confort, bref un virage pris vers cette société de consommation qu'il accablait de sarcasmes quand il la voyait réalisée. Entre les bourgeois qui se réjouissent déjà de voir la honte de la famille rentrer dans le rang et la nouvelle génération romantique qui saute à pieds joints par-dessus le stalinisme et qui rêve d'un impossible 1917, entre les Russes qui ont bien gagné le droit de souffler un peu et les Chinois qui leur font les cornes, nous nous retrouvons tout seuls, nous, les fils d'émigrés. Nous avons appris d'autres pays, nous avons appris d'autres langues, et en dépit de tout nous gardons au cœur une patrie imaginaire pour laquelle nous sommes exigeants, sourcilieux, injustes... Quand nous allons là-bas, ce n'est pas pour nous émerveiller de ce qui ressemble de plus en plus à l'Occident, c'est pour étendre aux dimensions d'un pays la tendresse dont nous avons fait l'apprentissage entre des pères décorés, des mères bavardes, et des petites sœurs avec des nattes.

(présentation de mode au Goum)



(on rattrape la conversation)

P — Mais voilà quelque chose d'un peu différent. C'est encore une présentation de mode, mais à l'usine, pendant la pause.

(présentation Krasnyi Proletarij)



C — Mode masculine aussi?

P — Oui. Les dames la suivent d'ailleurs attentivement, tandis que les hommes finissent par se désintéresser complètement de la mode féminine.

C — Tous des mufles.

(un temps)





C — Tu aimes Moscou?

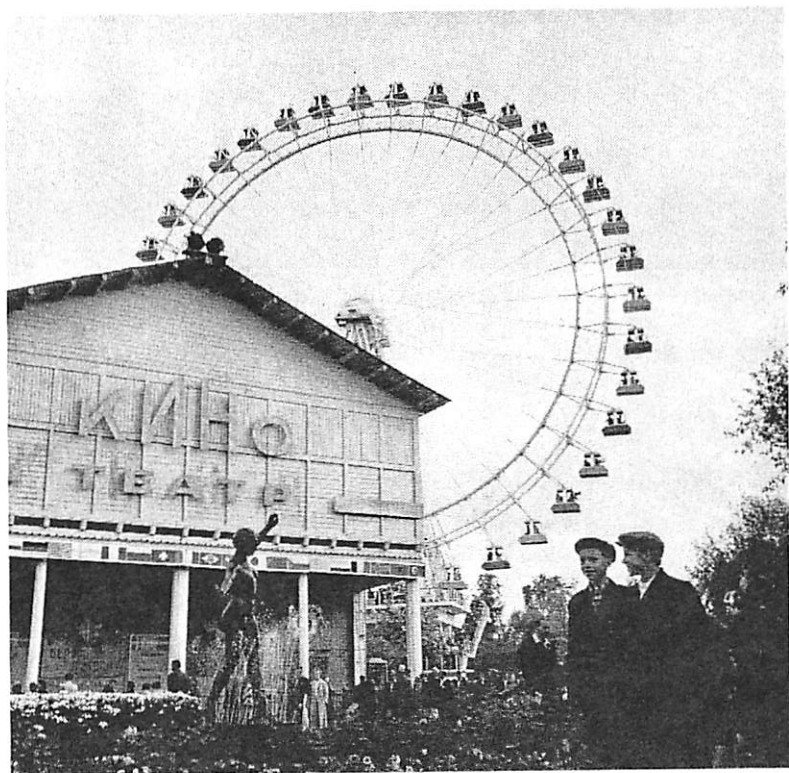
P — J'ai détesté Moscou la première fois. Parce que c'est vrai, à part les monuments ce n'est pas une ville très... belle. Et puis un jour tout a changé. J'ai compris que cette ville n'est rien sans ses habitants. Ça n'est pas évident, vous savez, il y a des tas de villes qui se passent très bien des leurs. Si on n'a pas de liens, mais de vrais liens, des liens russes, avec les Moscovites, avec des Moscovites, on passe à côté. C'est comme dans leur piscine d'eau chaude au milieu de la neige, c'est la rencontre de deux mondes, une frontière entre l'été et l'hiver. Maintenant j'aime Moscou, j'aime... là aussi c'est probablement la seule capitale du monde dont on puisse dire ça, j'aime ce qui reste de campagnard dans le rythme de la rue.



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

La plage de Dynamo, ça n'est pas Coney Island, c'est la Grande Jatte. Et le métro, c'est le palais des Mirages! C'est aussi la seule ville où on respire, elle est cernée par les jardins, par les parcs. Les gens vont y regarder les vraies poires, les vraies pommes comme nous regardons les Braque et les Cézanne. Même les tables des joueurs d'échecs au parc Gorki ont un air de noce campagnarde.





C — Dis donc, la Grande Jatte, le palais des Mirages, la Grande Roue... C'est ta nostalgie de 1900 que tu aimes dans Moscou.

P — Je crois qu'on a tous un mythe de 1900 qui est simplement l'image d'une époque où il y avait de l'espace autour des gens, où ils avaient le temps de se regarder et de respirer... C'est ça, le côté 1900 de Moscou, c'est la limpidité des gravures de la Bibliothèque Rose. Sauf qu'on a mis des petites filles d'ouvriers dans les traîneaux des petites filles modèles.



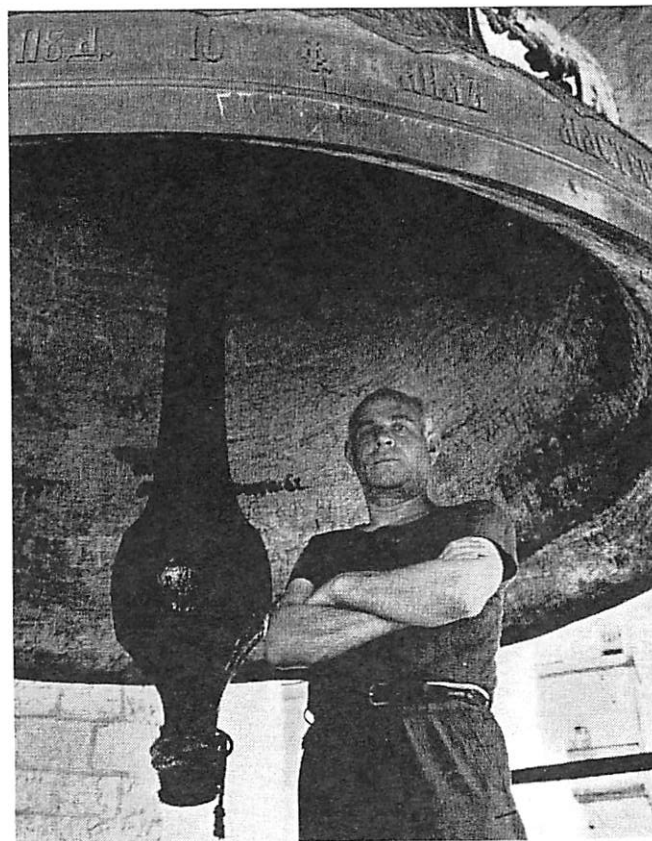
C — Et la religion?

P — Quoi, la religion?

C — Il y en a?

P — Qu'est-ce que tu veux que je te dise?

« Moscou est une grande ville moderne, elle a l'eau, le gaz, l'électricité, et la religion? » Bon, il y a des églises, il y a des gens dedans. On te dira qu'ils sont vieux, mais à moins d'être nés vieux, ils étaient jeunes au moment des campagnes antireligieuses les plus violentes... Il y a des popes, il y a de la musique, admirable... Évidemment, si tu vas à la messe tous les dimanches, tu as assez peu de chances de finir au Soviet suprême.



(Novo-Dievitchi)

C — C'est encore Moscou?

P — Non, mais c'est un monastère russe. Le sonneur de cloches est, dit-il, un ancien marin du *Potemkine*.

C — C'est pas vrai...

P — Ce n'est sûrement pas vrai, mais rien n'est très vrai dans cet endroit, à commencer par les moines.

(un temps. Le tempo de la conversation est beaucoup plus lent, on sent qu'ils s'arrêtent plus longtemps sur les photos.)

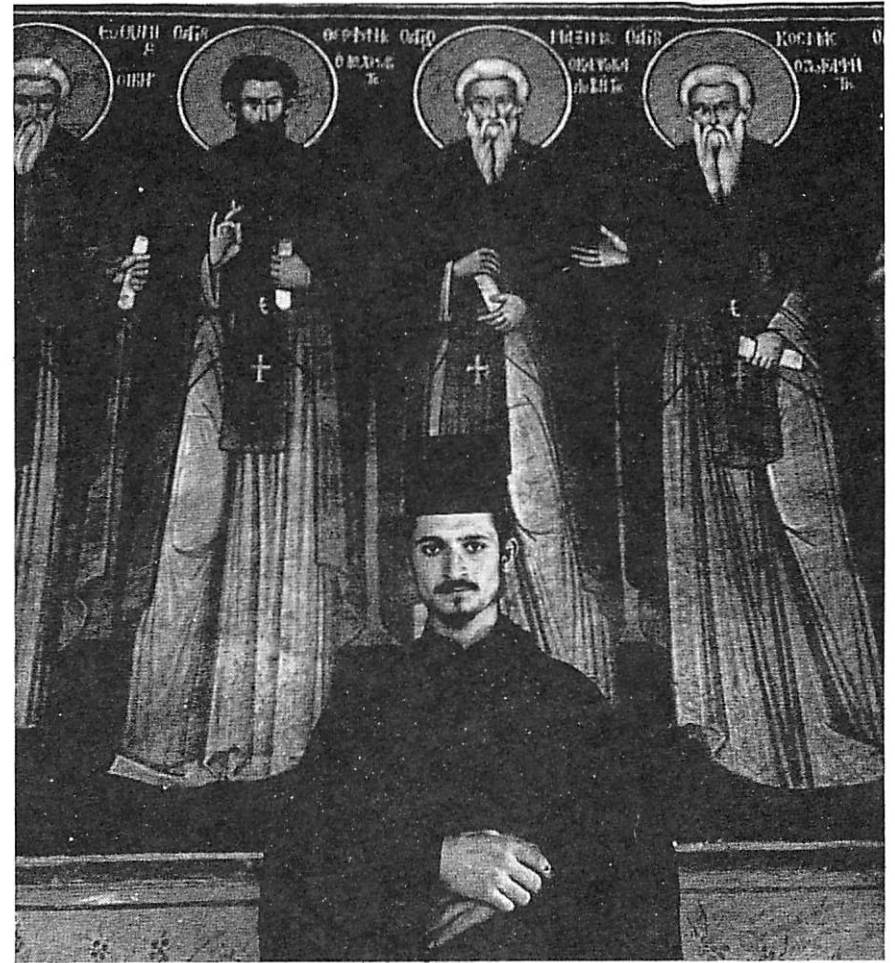


C — Ils sont nombreux ?

P — Non, une poignée... Voilà tout ce qui reste, dans un réfectoire construit pour une communauté de plusieurs centaines... N'accusez pas trop la propagande marxiste athée : c'est un couvent russe, mais il n'est pas en Russie. Il est au Mont Athos, en Grèce. Et autour de lui les couvents grecs sont dans le même état de décrépitude.

P (autre ton, celui de la lecture de mémoires, ou d'un journal intime) — « J'avais marché toute la matinée, je suis arrivé à Xeropotamou à l'heure la plus désespérante, le début de l'après-midi. Peut-être parce que la sieste en plein jour ressemble davantage à la mort que le vrai sommeil. Les couloirs étaient frais, je n'y ai vu qu'un gardien, qui a aussitôt disparu. Plus tard, un moine cuisinier m'a offert une poignée d'olives et un poisson séché, l'ordinaire de la communauté. Un autre triait des fèves. Les moines dormaient dans leurs cellules, les couloirs étaient vides. J'ai vu sur un mur une peinture naïve, la description d'un miracle. Sur un autre, le portrait de Metaxas, le dictateur fasciste disparu depuis douze ans... Plus tard j'ai fait la connaissance d'un jeune moine, un des rares jeunes moines de cet empire de vieillards. Il venait des îles. Un ermite m'a proposé de partager son ermitage. J'ai décliné. J'ai vu une chatte sur une table. C'était une entorse à la règle : la péninsule est interdite aux femmes et aux animaux femelles. Du moins quand on a le pouvoir de les interdire... En réalité la règle dit : interdit aux visages imberbes. Là aussi, il semble que l'on compose. Tous les monastères ont de très jeunes novices, mais l'ombre de féminité qu'ils apportent n'est pas un allègement, au contraire... »

(brusque rentrée d'une phrase qui appartient à la conversation)



N — Ah, ce n'est pas là qu'on verrait des dames se battre à coups de parapluie pour un pope, comme il est représenté au musée de l'Athéisme à Leningrad...

P — ...où l'on explique qu'il n'y a pas de Dieu au ciel, puisque les cosmonautes ne l'ont pas vu, je cite! Hé non...

(reprise du journal intime)



P — « Mais je me demande si les moines du Mont Athos sont plus avancés que les cosmonautes. Ce qui fut un des plus hauts lieux de la spiritualité en Europe est maintenant un lieu d'agonie. Certes les rites continuent. Et les images sont là. Mais ce n'est pas au Pantocrator, au Christ de gloire que ressemblent les visages qu'on rencontre là-bas. Pas même au Christ crucifié. Peut-être au Christ de Gethsémani, au Christ abandonné... »

(monologue intérieur de Catherine)

C — C'est bizarre... Personne ne croit plus en Dieu, mais on parle du Christ d'un air entendu. On le cite, on le copie, on lui trouve des ressemblances. Les Japonais ont fait un Nô sur la mort du Christ, le premier Nô chrétien de l'histoire. On ne brûle plus les missionnaires au Japon, c'est un progrès. Un progrès vers l'indifférence. Fidel Castro a fait écrire sur les murs : « Trahir les pauvres, c'est trahir le Christ. » Ça semble être aussi l'avis du Concile. Donc ce serait utile, un Christ, il faudrait avoir ça chez soi. « Mettez un Christ dans votre bonheur. » Comme si, même en se dispensant d'y croire, il était bien commode que quelqu'un, quelque part, soit chargé de porter toute la misère du monde...

Nous vivons dans le Château. Il y a pire que la tyrannie, il y a le silence. La distance entre ceux qui ont le pouvoir et ceux qui ne l'ont pas. L'impossibilité de communiquer. La seule frontière de races. C'est le Château. Les pauvres vivent à son ombre. Ils y grandissent. Et quand ils ouvrent les yeux, comment les leur refermer ?





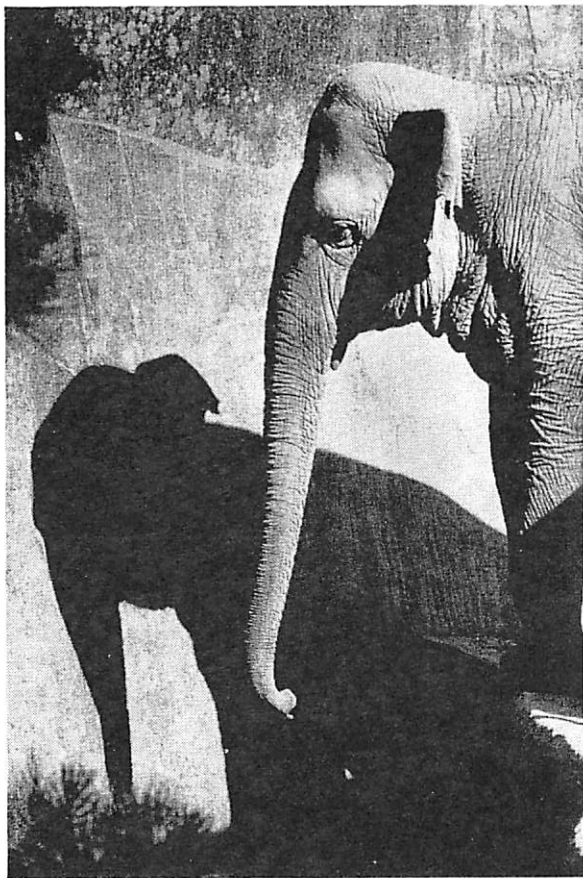
(fête à Nanterre)

P *(ton de la conversation)* — Un jour j'ai vu des pauvres heureux... C'était à Nanterre, au bidonville, le premier jour de l'indépendance algérienne.

SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

C *(monologue intérieur)* — Ils étaient heureux. Un instant de bonheur payé par sept ans de guerre et 1 million de morts. Et le lendemain le Château était toujours là. Et les pauvres sont toujours là, jour après jour. Et jour après jour, nous continuons de les trahir.





(suite de la conversation, qui semble avoir curieusement évolué)

P — Comment ça se dit : éléphant, en russe?

N — Slôn...

P — C'est l'évidence même. Un éléphant à qui on demande son nom ne peut répondre que : Slôn...

C — Donc les éléphants sont russes.

SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

P — L'éléphant de Moscou habite un endroit merveilleux, le coin Dourov. Dourov était un génie qui avait découvert que les rapports entre les espèces peuvent passer par la confiance. Une petite fille passe des heures dans la cage d'un raton laveur, elle le met en confiance, à la fin le raton lave son linge...

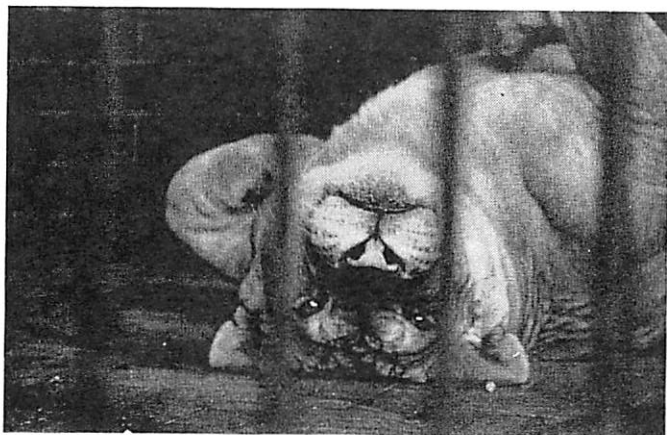
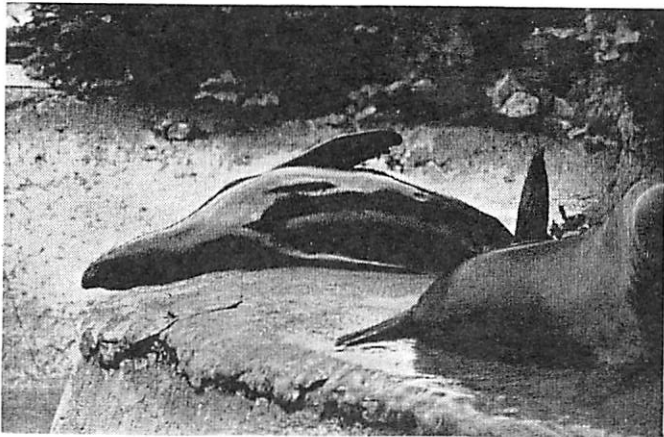
C — ...en famille...

P — ...en public, pour lui faire plaisir. Le travail est devenu une autre façon de jouer.

C — Donc si je te suis bien, tu es pour le dressage des enfants en douceur? Tu penses que par la confiance on peut obtenir des citoyens laveurs aussi parfait que des rats?

(enfants et bêtes)





SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

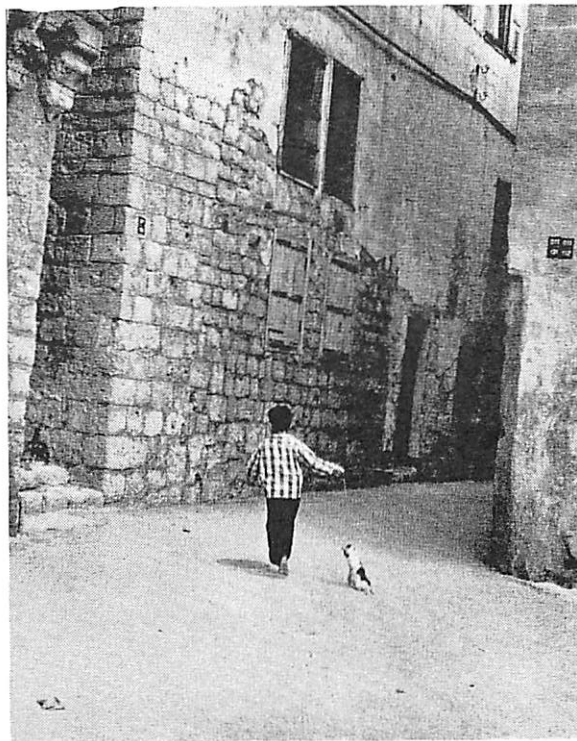
P — Je pense qu'on nous scie les pieds avec la loi de la Jungle, et qu'il y a aussi la loi du Jardin. La Jungle est le Château des bêtes, mais leur jardin...

N — ...pourrait également nous servir de modèle, c'est ça ?

P — C'est ça. Comme au théâtre : côté Château, côté Jardin...

C — Qu'est-ce qu'il fait, celui-là ?

P — Il joue. Il joue avec un chat. Le chat ne joue plus. Il est mort. Étranglé.



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

(monologue de Catherine)

C — Il y a une formule pour l'univers, il n'y en a pas pour l'enfance. Rien ne peut rendre compte à la fois du gosse de riches et du gosse de pauvres... Ni du petit Asiatique qui crève de faim, ni des petites Irlandaises qui mendient dans la rue, ni des petits nègres, ni de la petite écolière persane en sarrau noir, ni de la petite Arabe... Il n'y a pas plus d'Enfants Unis que de Nations Unies. Les enfants sont d'abord ce qu'ils mangent, et ce qu'on leur apprend. Ce serait bien *rassurant* qu'il existe une patrie des enfants au-dessus des classes, ou au-dessous, et qu'elle soit la confiance, justement... Mais les enfants ne sont pas une patrie. Tout au plus une famille. « La Grande Famille des Hommes. » Bon, entendu, les hommes sont une famille. Les Atrides aussi.

(ton conversation, mais un peu plus réfléchi. Pierre se parle à lui-même)

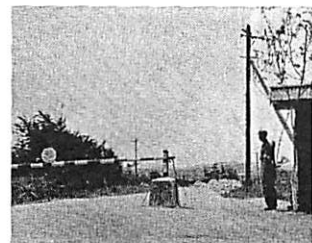


P — Des murs. J'en ai pas mal, de murs. Celui de Berlin, bien sûr... J'avais connu Berlin pendant la guerre froide. Passer de Rome à Carthage en prenant le métro, c'était quelque chose. Maintenant les deux mondes se sont plutôt rapprochés, mais il y a un mur au milieu.

J'ai vu les enfants jouer au mur, au pied du vrai mur. Comme à Jérusalem. Il est vrai que dans les événements qui ont abouti à ce mur-là, certains Berlinois ont eu, en leur temps, quelque responsabilité.

C'est la forme pétrifiée du dialogue de sourds. A Berlin, tout le monde a tort. Sur le Jourdain, tout le monde a raison. Au 38^e parallèle, entre les deux Corées, il n'est plus question de raison ou de tort. C'est deux planètes qui se touchent.

C (*lisant un livre*) — « Mais d'abord : 4 millions de morts, les haines exaspérées, les règlements de compte à l'infini, les mensonges accumulés... Qu'on m'épargne les jugements sereins. Lorsqu'un pays est partagé en deux par une frontière artificielle, et que de chaque côté s'exercent les plus inconciliables des propagandes, il est naïf de se demander d'où vient la guerre : c'est cette frontière qui est elle-même la guerre. »



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

G (*lisant toujours*) — « Mais la septième merveille de Corée, plus merveilleuse encore que l'art des jardiniers du ginseng, c'est le travail des bâtisseurs.

Il faut cinquante ans pour achever une plante de ginseng et cinq jours pour faire une rue — cinq semaines pour construire une maison — cinq mois pour transformer un quartier. La Corée pousse comme une plante au cinéma.

Quand il n'y a pas de grues, on les invente — en rondins. Quand il n'y a pas de camions, on fait donner les brouettes, les hottes, les barques, les mains jointes, taxis de la Marne. »



P (*ton de journal intime*) — « J'aimais la coquetterie des ouvrières coréennes. Je leur imaginai un rapport nouveau avec le travail. J'y ai repensé quelques années plus tard en visitant encore une pêcherie — en Islande, cette fois. La différence entre ces ouvrières n'était sûrement pas *d'abord* dans le niveau de vie, ni dans cet ingrédient difficile à peser qu'on appelle le bonheur. C'était très exactement cela : un certain rapport avec son travail. Le travail : un poids sur la vie, ou un sens donné à la vie? Une nécessité subie, ou une nécessité partagée? Un fardeau, ou une monture?

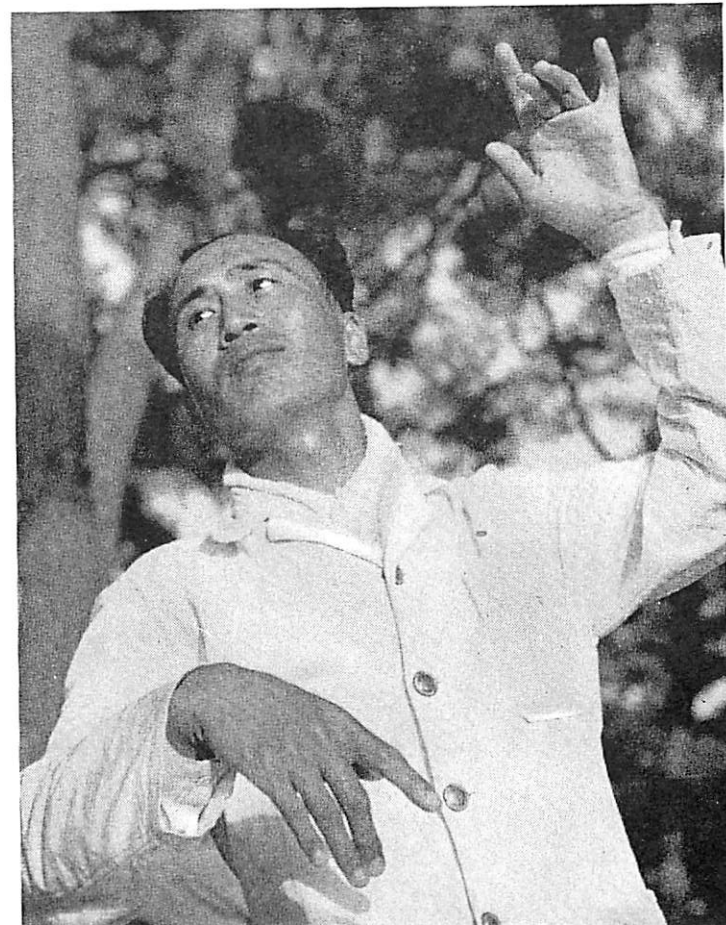
J'avais demandé à suivre la journée d'un jeune travailleur. Naturellement on m'a branché sur un héros. Le premier à l'étude, le premier au chantier, le premier aux loisirs, assommant... Du coup je n'ai plus rien demandé, et c'est pour mon compte que j'ai essayé de surprendre la douceur coréenne, la gaieté coréenne, et surtout la métamorphose de ces femmes d'Asie qui à elle seule justifierait toutes les révolutions.



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

Les Coréens, c'était aussi la beauté, c'était aussi la science, une science qui va très loin, qui remonte au temps où ils avaient inventé l'imprimerie (avant Gutenberg), le cuirassé (avant Potemkine), et mille manières de vivre ou de peindre que les Japonais leur ont prises, avec la reconnaissance que l'on sait.

Je ne joue pas ici la Corée éternelle contre la Corée populaire. Ses danses intemporelles, je les ai saisies à l'heure de la pause, dans une usine, dans un club d'ouvriers au bord du Pacifique — dans le temps. »



La guerre était encore toute proche, et il suffisait de peu de chose pour en retrouver la couleur ou en provoquer les échos. Recueillie dans les mémoires, ravivée par les images et les slogans, je m'étonnais moins de sentir sa présence que de découvrir, aussi bien, son absence — dans la nonchalance d'un homme, dans le sourire d'une femme harnachée de son bébé à la coréenne, comme un kangourou distrait, dans l'animation d'un dialogue de paysans au bord du trottoir, et dans l'émerveillement absolument dépourvu d'impartialité que j'éprouve toujours devant les enfants aux yeux bridés.



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

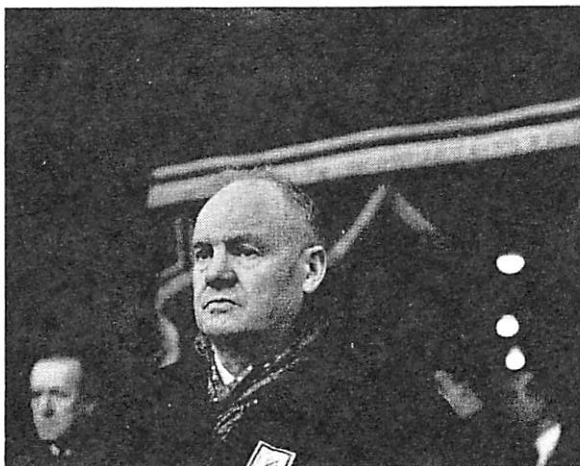
P — Mais avant d'en finir avec la Corée, un mot encore. J'ai quitté ce pays où j'avais travaillé, où j'avais des amis. Depuis j'ai reçu d'eux des télégrammes de vœux, des images, des magazines et des tonnes de brochures. Mais jamais une seule lettre.

De Cuba, j'en reçois. Tout le monde en reçoit. Nous étions quelques-uns à garder une lettre toute fraîche dans la poche certain soir, à la Mutualité, au meeting de protestation contre le débarquement de la Baie des Cochons. Le proscenium était garni des vedettes habituelles, et dans la foule il y avait beaucoup de visages connus. J'avais isolé celui d'une femme âgée, à laquelle j'attribuai aussitôt un passé de militante qui était peut-être pure imagination — mais tout de même, sa présence ici, ce soir, et cette expression tendue... Je pensai qu'elle avait vécu entièrement une époque dont la plus grande part, pour nous, était immergée : 1917, le croiseur *Aurore*, les marins de Petrograd, le lever de la Tempête sur l'Asie.



Elle appartenait à la seule génération dont la vie avait avancé pas à pas avec la Révolution, comme un arbre planté dans l'enfance. Un arbre pour lequel elle avait été attentive jusqu'à la passion, exclusive jusqu'à l'injustice... Un jour cependant il avait fallu lever les yeux sur les crimes de Staline, sur le schisme de Mao. Le monde socialiste n'était plus le lieu d'une seule fidélité et d'une seule fraternité. Il fallait regarder en face ce cauchemar : les héritiers des deux seules révolutions populaires du XX^e siècle se disputant les voix, les alliances, et jusqu'aux territoires. Et cela encore au moment où certains de leurs frères étaient plongés dans la guerre contre l'ennemi commun. Car l'ennemi n'avait pas changé. Ici, en Europe, ailleurs, la lutte continuait avec les mêmes, contre les mêmes. La police ne s'y trompait pas. Elle ne s'y trompait nulle part...





(Charonne)

P — Ainsi j'imaginai le drame vécu par cette femme, le drame vécu par ces millions de militants à travers le monde, qui avaient donné tout ce qu'ils pouvaient donner à quelque chose, croyaient-ils, disaient-ils, *de plus grand qu'eux* — et qui en fin de compte, tirait d'eux sa grandeur.

(retour de la conversation)

C — Dis-moi, on a l'air de s'amuser, dans les manifs chinoises ?

P — Les seuls à tenter de prouver que les Chinois manquent d'humour sont les rédacteurs de journaux chinois.

N — Celui-là, il manifeste tout seul ?

P — Il prie, dans une rue de Tokyo. Les Japonais se considèrent volontiers comme les premières victimes des Américains. C'est à voir. Est-ce qu'une bombe atomique sur Berlin aurait innocenté Buchenwald ?

C — Et là ?

P — Manif à Oslo.

N — Même à Oslo ?

P — Pas très nombreuse, comme vous voyez, mais tout de même... Les ondes de choc ont fini par arriver.

N — Qui c'est ces gens ? Des étudiants, des beatniks ?

P — Ça n'est en tout cas pas le prolétariat norvégien, en tout cas pas ce jour-là. De toute façon, c'est des gentils. Se souvenir que le Vietnam existe, quand on vit dans le Paradis scandinave, ça mérite une plume de troll.

C — C'est vraiment le paradis ?

P — C'est mieux : c'est l'Utopie. Prenez l'Islande. Elle a déjà un prestige certain, celui d'être le seul pays sur terre qui ressemble à la Lune. Regardez : voilà la région où les cosmonautes américains viennent essayer leurs équipements, pour le jour où ils rendront visite aux cosmonautes russes.

N — La passion t'égare encore.



P — Mais non, je m'en fous, moi, de la Lune. Ce qui m'intéresse, c'est Mars.

C — Moi, pour le moment, c'est l'Islande.

P — Bon, l'Islande. Pays volcanique, cratères, fumerolles — comme à Solfatare, près de Naples, tu sais.

C — Comme le Vésuve?

P — C'est quand même un peu différent de l'Italie, surtout pour ce qui est de la densité humaine.

C — Il n'y a pas d'arbres?

P — Uniquement sur les tombes. C'est une des étrangetés du lieu. Ça, et que l'annuaire du téléphone soit classé par prénoms.

C — Y a des bêtes?

P — Des tas. Des phoques. Voilà un phoque blanc : rarissime, le Moby Dick des phoques... Les macareux moines, que les Anglais appellent *puffins*, ça leur va tellement mieux! Il y a au musée de Reykjavik une arche de Noé... Le Noé islandais est le seul au monde à avoir sauvé un couple de puffins.

N — Il n'y a pas aussi deux ou trois Islandais?

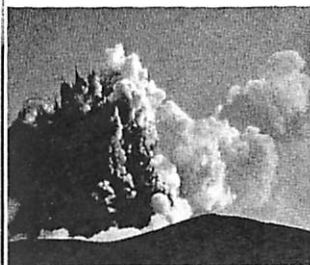
P — Ça va venir, laisse-moi graduer mes effets. L'île a été construite par les volcans, découverte par les phoques, peuplée par les puffins, civilisée par les petits chevaux vikings...

C — Christianisée par les Américains...

P — ...sous la forme d'une base aérienne, à Keflavik, qui fait le bonheur des populations.

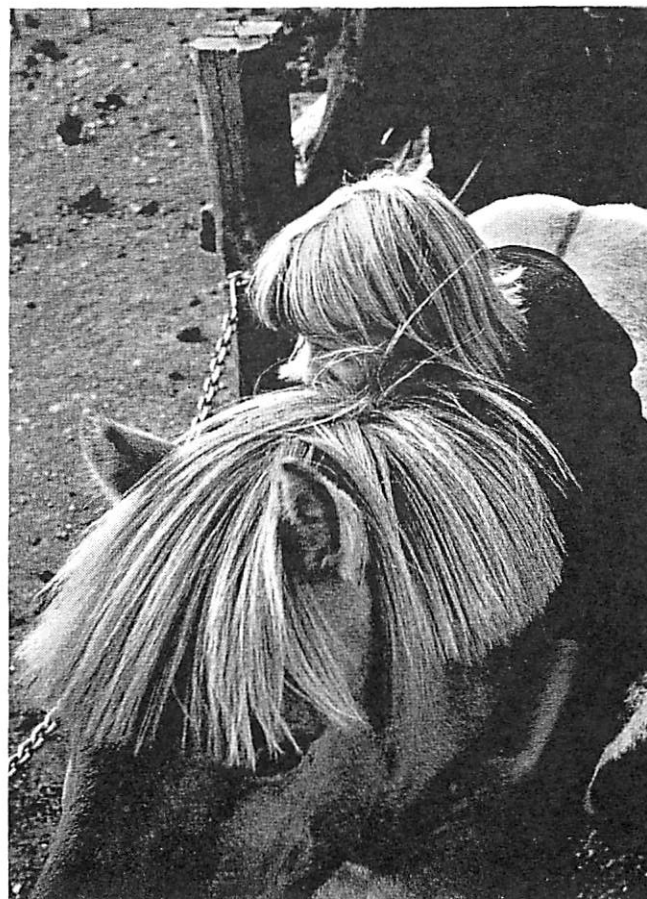
N — Si on regardait un peu les populations?

P — Voilà, c'était prévu. Beau pêcheur... Belle tounette... Beaux enfants...



C — Jolis Beatles.

P — Ça, c'est les îles Westman, au sud de l'Islande. Je t'affirme qu'il faut vivre quelque temps aux îles Westman pour comprendre la nécessité des Beatles en ce bas monde. Imagine 5 000 habitants bien logés, bien nourris, possesseurs de 500 voitures, dans une île où la route la plus longue fait 5 kilomètres! La seule évasion possible, c'est les Beatles. Et la bière. C'est la même chose à Reykjavik. Remarque que le pays était déjà préparé à les recevoir, avec tous ces petits chevaux à frange.



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

C — Une légende disait qu'un jour, quatre chevaux musiciens viendraient réclamer le trône d'Erik.

N — Je ne vois toujours pas l'Utopie.

P — L'Utopie, c'est que voilà un pays sans armée, sans trop de police, presque sans crimes et sans misère, où le revenu par habitant est un des plus hauts, où l'inégalité est le moins sensible... doté d'une culture respectable et de lois sociales parmi les plus avancées du monde...

N — ...et où l'Armée du Salut a les mêmes clients qu'ailleurs...

C — ...et où les prédicateurs prêchent les mêmes choses qu'ailleurs?

P — C'est toute la question.

(monologue de Pierre)

P — J'arrive à Oslo. Les Pussycats sont là. C'est l'événement du jour, pour les jeunes Norvégiens. Leurs parents ont des goûts plus classiques. Tout ici est luxe, calme, et absence complète de volupté. De très beaux militaires coiffés d'un des plus étranges chapeaux de la planète, celui de Saint-Cyriens qui auraient fait la guerre de Sécession, veillent sur les loisirs d'une population tranquille, reposée, reposante...



Un conformisme sans agressivité, quelque chose d'éternellement neuf, d'éternellement verni, l'absence apparente de troubles profonds, de menaces précises, tout cela lisse et apprête un peuple aimable et bien éduqué, dont la devise paraît être : « Information, Démonstration, Crémation »... Au sommet de l'arbre scandinave, la Suède. C'est à première vue le chef-d'œuvre des sociétés humaines, selon les critères de ce temps. J'y ai rencontré un instituteur qui possédait trois frigidaires. Les rapports de production y connaissent une harmonie probablement inégalée, et le prolétariat ne ressemble que d'assez loin à ce que nous avons coutume de désigner ainsi. Ajoutez à cela des créatures de rêve, des villes, en tout cas une ville de rêve (et c'est vrai, Stockholm est au moins en partie un modèle d'urbanisme) la plus belle actrice de tous les temps, une irrésistible densité de poésie nordique dans l'air et un effort considérable d'éducation civique au sol, avec à portée de souffle la nature, la vraie, ses paysannes accortes dont on n'est pas forcé de savoir que ce sont des étudiantes en vacances, et par là-dessus les plus beaux paysages du monde...



SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES



Alors cet homme scandinave, il vaut la peine de l'examiner de près. Il a tout, vraiment tout ce que les neuf dixièmes de l'humanité n'osent même pas envisager dans leurs rêves les plus fous. C'est vers son niveau de vie que tendent le Nègre, l'Arabe, le Grec, le Sibérien, et même le milicien cubain. Il a tout ce que promettent les révolutions, et quand on lui joue du Brecht — gratuitement d'ailleurs — dans les jardins de Stockholm, il ne perçoit vraiment pas le message.

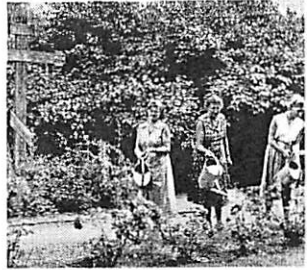
(retour à la conversation)

N — Alors, qu'est-ce qui leur manque?

P — A mon avis une seule chose, mais elle a son importance : d'être immortels.



P — Ils n'ont plus l'espoir de s'embarquer sur les bateaux de pierre de leurs ancêtres... C'est bizarre, la mort, vous savez, quand on ne croit plus à la vie éternelle. En face de la disparition totale, on devient drôlement exigeant. Il faut tout, et tout de suite. Le côté potager des cimetières scandinaves n'arrive pas à leur masquer cette évidence-là : leur bonheur n'est pas suffisant pour équilibrer une absence éternelle. Le léger ennui qui... décolore la vie scandinave, on arriverait peut-être à l'accepter pour l'éternité — il a ses charmes — pas pour une vie, pas pour une seule vie. La petite monnaie du néant, c'est la passion. La perfection scandinave offre un bonheur sans passion, ce n'est pas le bonheur humain.



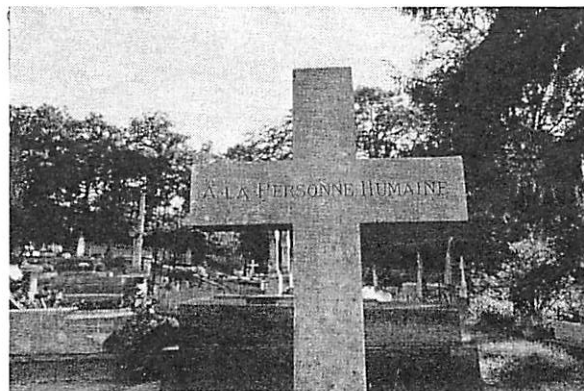


N — C'est peut-être dans les cimetières qu'on mesure le degré de passion des peuples. Au cimetière du blocus, à Leningrad, on ne cherche pas à faire oublier la mort sous les fleurs. On en connaît le prix.

SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

Tu vois, c'est la tombe du fils de Gorki.
Celle de Maïakovski.
Celle de Tchekhov.
Il y a les morts qui n'ont pas de tombe, ceux
de Pompéi,
ceux des camps.
Et quelquefois, des tombes qui n'ont pas de
morts.

(Novo-Dievitchi)



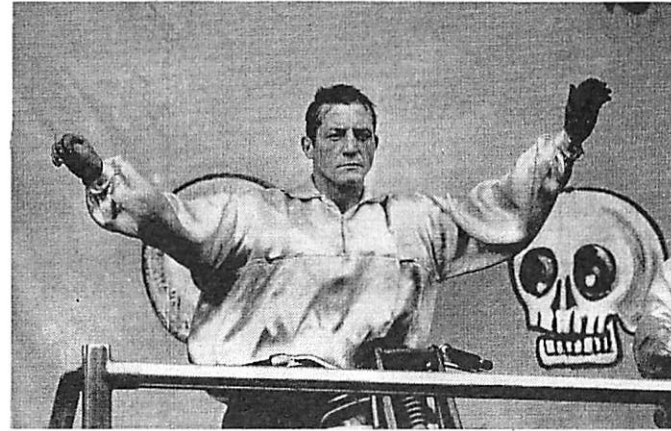


(monologue de Pierre)

P — Moi aussi, j'ai une tombe préférée. Celle de Webern, à Mittersill. Le fait que le plus grand musicien de ce siècle ait été tué sur le pas de sa porte, un soir, par un militaire en occupation, comme cela, pour faire respecter le couvre-feu, m'a toujours paru étrangement inaperçu... Voilà, ici un voisin me montre l'endroit exact... Il est vrai que le militaire était américain. Je me suis toujours demandé ce qui se serait passé s'il avait été soviétique. Je pense qu'on ressortirait cette histoire à chaque crise internationale. Mais c'est sûrement mieux comme cela. Le destin de Webern n'était pas de faire du vacarme, même par sa mort. Un homme qui n'était que chant a continué de n'être que chant.

(ton de la conversation)

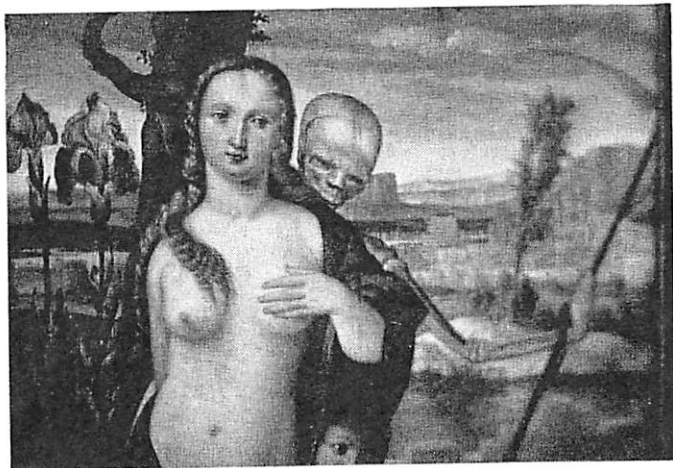
P — J'ai rencontré un homme qui avait vécu sa propre mort. C'était à Moscou, pendant le Festival de la Jeunesse. Il me semblait avoir vu quelque part la tête de ce Hongrois, qui de temps en temps sombrait dans une espèce de distraction, d'absence... Bon, inutile de vous fabriquer du suspense : c'était un des types que le monde entier avait vus sur les photos des fusillades de Budapest. On avait dit que c'étaient des policiers — lui affirmait être soldat — il semble que dans les deux camps la nuance a son importance... Bref il avait survécu, et maintenant il parcourait les démocraties populaires en distribuant un petit dépliant de propagande, qui racontait sa mort.



(monologue de Catherine)

C — Il y a ceux qui vivent avec la mort, qui la côtoient tous les jours. On voit quelquefois sur leur visage ce rictus, cet envers de sourire que l'on voit aussi sur les têtes des urnes funéraires. Ces urnes où Samuel Beckett enferme pour l'éternité un homme et deux femmes.



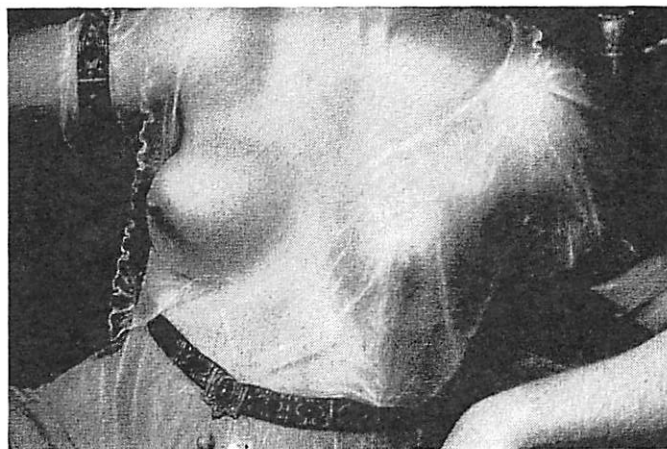


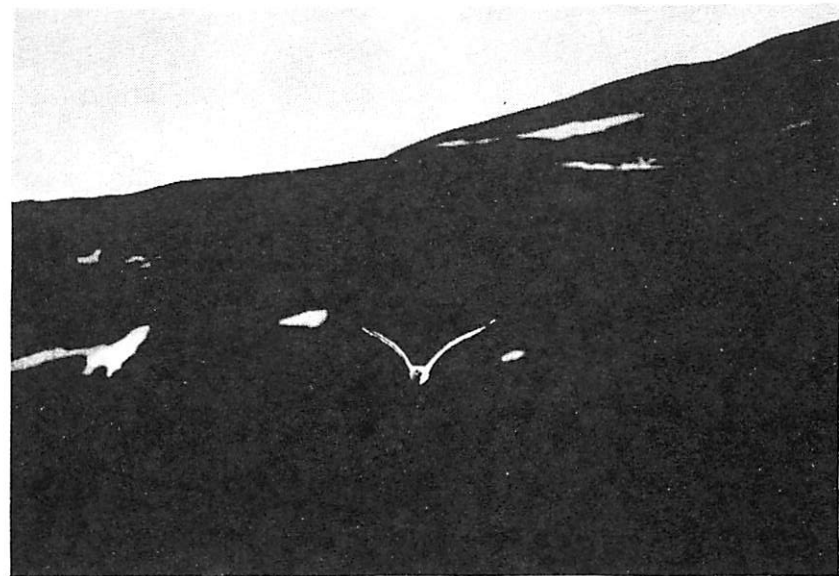
Mais le jeu n'est pas égal. La femme entretient un rapport particulier avec la mort. Ce n'est pas parce qu'elle est plus courageuse — bien qu'elle le soit. Ni plus patiente — bien qu'elle le soit aussi. C'est peut-être parce qu'elle sait qu'elle détient — sans orgueil, oh, sans orgueil — une réponse possible.

SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

Dans les couloirs des musées,
dans les salles, sombres et claires, des musées,
sous tous les prétextes,
avec toutes les hypocrisies,
sous ses formes les plus divagantes,
les hommes ne cherchent qu'une seule chose,
la réponse à une seule question :
tout le Désir du monde.

(Musée imaginaire)

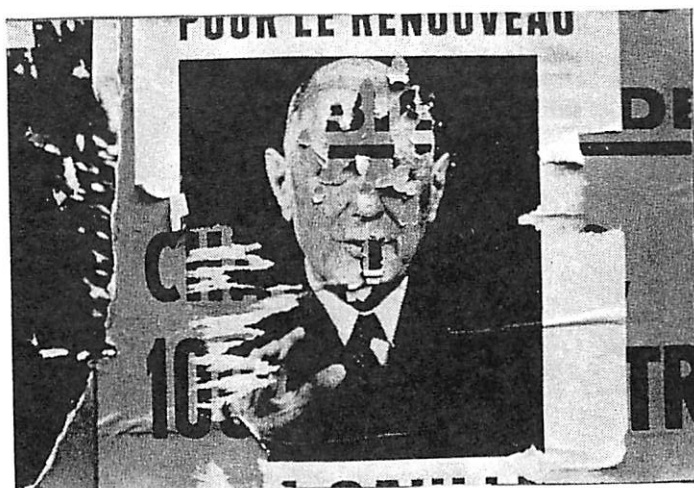




SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

(reprise de la conversation)

P — « Du soir au lendemain, et vice versa »... C'est quand même l'offre la plus sensationnelle que j'aie jamais lue!

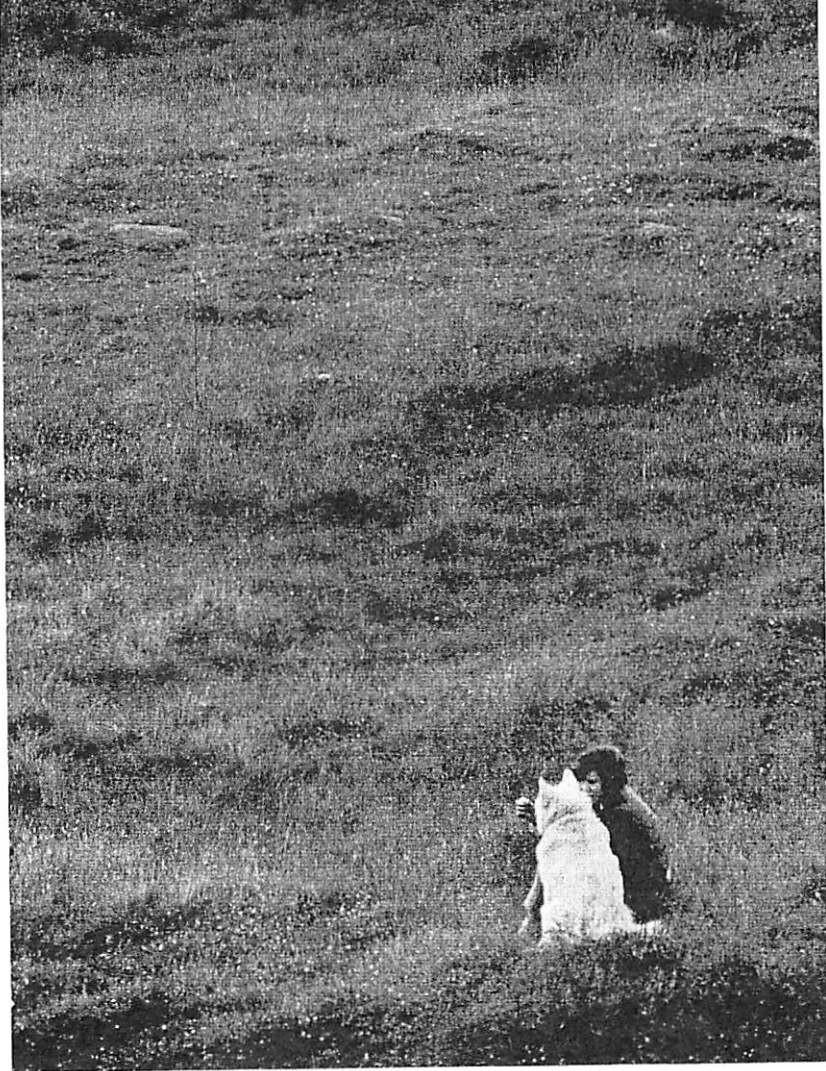


P — C'est une autre espèce de musée... Il dit assez bien ce qu'il veut dire.

C — Qu'est-ce qu'il a écrit, celui-là?

P — En trois langues : « la vie est moche — *das Leben ist langweilig* et je suppose, la même chose en suédois. Et celui-là : « J'aime personne... »

N — On est un peu loin du Jardin, maintenant.

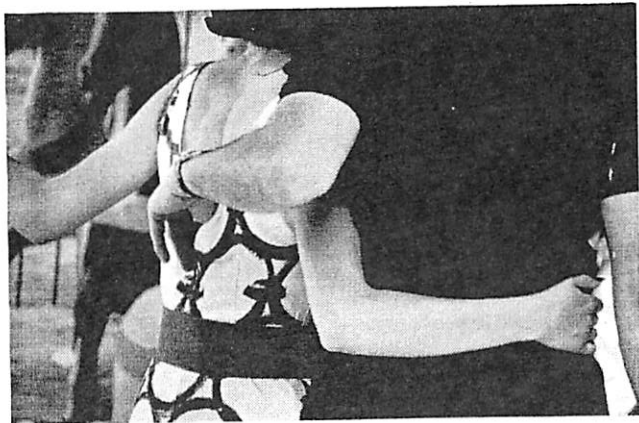


SI J'AVAIS QUATRE DROMADAIRES

refuge, c'est là, c'est en nous, c'est aussi vrai que la cruauté, ou la volonté de vivre. Il y a bien une Loi du Jardin; qui s'exprime par des gestes très simples, par les gestes les plus simples.



P (on le sent sourire un peu de ses propres formules, par pudeur et parce qu'il se méfie de l'éloquence, mais il faut que ça sorte) — L'important n'est pas tellement qu'il soit loin, c'est qu'il existe. Et qu'il existe à travers notre part la plus irréfutable, notre part animale. Ce n'est pas un



Ce n'est pas l'Age d'Or, ce n'est pas le Paradis Perdu, ça doit être le jardin où les paysans de Dalécarlie ont représenté le Cantique des Cantiques... C'est vrai que, quand on regarde autour de soi, c'est l'horreur, c'est la folie, c'est les monstres... Mais il y a déjà... un maquis, une clandestinité du bonheur, une... Sierra Maestra de la Tendresse... quelque chose qui avance... à travers nous, malgré nous, grâce à nous, quand nous avons la... grâce... et qui annonce, pour on ne sait pas quand, la survivance des plus aimés ?



TABLE

<i>Le mystère Koumiko</i>	7
<i>Soy Mexico</i>	39
<i>Si j'avais quatre dromadaires</i>	83

Le mystère Koumiko
1965

Soy Mexico
1965

Si j'avais quatre dromadaires
1966



Les statues meurent aussi
1953

Dimanche à Pékin
1955

Lettre de Sibérie
1957

L'Amérique rêve
1959

Description d'un combat
1960

Cuba si
1961